



LA PEAU DE CHAGRIN

DRAME FANTASTIQUE EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX DONT UN PROLOGUE ET UN ÉPILOGUE

Tiré du roman de H. DE BALZAC

PAR

M. LOUIS JUDICIS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 6 SEPTEMBRE 1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

RAPHAEL.....	MM. ARNAULT.	UN DOMESTIQUE.....	M. LANGLOIS.
RASTIGNAC.....	BOUSQUET.	UN GARÇON DE RESTAURANT.....	*****
JOB.....	DE PRELLE.	FCEDORA.....	Mmes LUCIE MABIRE.
AMILCAR.....	DEBREUIL.	PAULINE.....	ÉLISA DESCHAMPS.
DE RANCY.....	F. FEBVRE.	SIMONNE.....	SYLVAIN.
LE COMMIS DE JOB.....	CUREY.	MADAME GAUDIN.....	LEMAIRE.
FOUGEROL.....	STAINVILLE.	EUPHRASIE.....	DAROUX.
LE PÈRE JACQUES.....	MONET.	MADAME GERVAIS.....	CAROLINE
GUILLAUME.....	ADOLPHE.	GERTRAU DE SWIEBELAUGEN.....	FANNY.
UN NOTAIRE.....	LAVERGNE.		

— Tous droits réservés —

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

LA FEMME SANS CŒUR

Une mansarde. — Meubles d'une forme élégante, mais vieux et usés.
Dans un coin, un piano.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE. Elle entre, portant entre ses mains du linge qu'elle place dans le tiroir de la commode. S'il savait que j'ai veillé toute la nuit pour repriser et raccommoder sa pauvre garde-robe... il se fâcherait... Mais, bah!... un savant... toujours distrait... il ne s'aperçoit de rien... il y a plaisir à l'obliger... Et puis, ne lui dois-je pas de la reconnaissance?... Ne m'a-t-il pas appris la

musique, le dessin, la grammaire... enfin, tout ce que je sais?... Grâce à lui, je serai bientôt en état de donner des leçons à mon tour... Alors, nous aurons une domestique, et ma pauvre mère ne sera plus seule pour tenir cet hôtel où elle se tue de fatigue. (Regardant par la fenêtre.) Comme la pluie tombe!... le ciel est pris pour toute la journée!... Où peut-il être par un temps pareil?... Ah! chez cette femme, sans doute; chez cette comtesse que son ami, M. de Rastignac, lui a fait connaître... une coquette... une grande dame riche et orgueilleuse, qui, après l'avoir rendu fou, le fera mourir de désespoir!... Oh! cette femme!... je la hais!... Elle est bien heureuse, elle. (Essuyant une larme.) A quoi vais-je penser?... Mon Dieu! que cette pluie m'inquiète!... il va rentrer mouillé jusqu'aux os, tremblant la fièvre... car il est trop économe pour prendre une voiture... (Souriant tristement.) Économe!... pauvre garçon! et pas de feu!... pas de feu au mois de décembre!... (Prêtant l'oreille.) J'entends du bruit... c'est lui.. (L'examinant.) O mon Dieu! comme il est pâle!

SCÈNE II.

PAULINE, RAPHAËL, entrent vivement sans voir Pauline. Habit boutonné, collet remonté. Il est agité, et secoue son chapeau qui ruisselle.

RAPHAËL. Oh ! la misère ! la misère !... Faute de trente sous, pour louer un flacre, voilà mes derniers vêtements perdus.

PAULINE, timidement. Bonjour, monsieur Raphaël.

RAPHAËL, à part. Oh ! la revoir une fois encore... une seule fois !... (Examinant son chapeau.) Avec ce chapeau... malédiction !... (Il le jette avec rage sur son lit.) Oh ! de l'argent ! de l'argent !... (Il ouvre et ferme rapidement les tiroirs de son secrétaire et de sa commode.) Rien !... rien !... (Après avoir vu Pauline.) Pauline !... vous voulez prendre votre leçon, mon enfant ?

PAULINE. Je n'ai pas le courage de travailler, quand je vous vois si malheureux.

RAPHAËL. Malheureux !... Oh ! oui !... (Lui prenant vivement la main.) Pauline, pourquoi ne suis-je pas riche ?

PAULINE. Votre main est brûlante... vous avez la fièvre... Monsieur Raphaël, cette femme vous tuera.

RAPHAËL, retirant vivement sa main. Exciter la pitié de cette enfant ! (haut.) Vous avez raison, Pauline, je ne me sens pas bien... je suis malade.

PAULINE. Et puis, vous ne vous soignez pas non plus... vous n'avez rien pris d'aujourd'hui.

RAPHAËL, à part, tirant ses poches avec un soufre amer. C'est vrai !

PAULINE. Nous avons de la bonne crème, ce matin, je vais aller vous en chercher.

RAPHAËL. Non, Pauline, je ne souffrirai pas...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME GAUDIN, un bol de crème chaude à la main.

MADAME GAUDIN, riant. C'est ce qu'il faudra voler.

PAULINE. Bonne mère !

RAPHAËL. Excellente femme !

MADAME GAUDIN, lui donnant la tasse. Allons, buvez... cela vous réchauffera.

RAPHAËL, après avoir bu. J'en avais besoin.

MADAME GAUDIN. C'est bien heureux qu'il en convienne... Mon Dieu ! comme il est trempé !... Vous voulez donc vous tuer, malheureux enfant ?

RAPHAËL, à part. Me tuer !... Oh ! oui !... la mort plutôt que cet affreux supplice... (Tristement à Pauline.) Vous souvenez-vous, Pauline, de ce passage où Bossuet nous peint Dieu récompensant un verre d'eau plus richement qu'une victoire ?

PAULINE. Oui.

RAPHAËL, lui prenant la main. Eh bien, comme il est possible que nous nous quittons bientôt, laissez-moi vous témoigner ma reconnaissance pour tous les soins que vous et votre mère vous avez eus de moi.

PAULINE. Nous quitter !... Vous voulez nous quitter ?...

RAPHAËL. Mon piano est un des meilleurs instruments d'Étard ; acceptez-le. (Geste de refus de Pauline.) Prenez-le sans scrupule... Je ne saurais vraiment l'emporter dans le voyage que je compte faire.

PAULINE, à part. Oh ! mon Dieu ! il me fait peur !

MADAME GAUDIN. Un voyage !... Et où voulez-vous aller, s'il vous plaît ? N'êtes-vous pas bien ici ? (Regardant autour d'elle.) Dame ! il n'y a pas de luxe à l'hôtel de Saint-Quentin, c'est vrai ; mais puisque vous n'êtes pas mort depuis trois ans, vous devez être acclimaté à cette heure.

RAPHAËL. Avec le produit de la vente de mes meubles, madame Gaudin, vous vous payerez de ce que je vous dois.

MADAME GAUDIN. Ah ! je comprends... vous rougissez d'être un peu en arrière avec nous !... Monsieur est fier... parce qu'il est marquis !...

RAPHAËL, surpris. Qui vous a dit ?...

MADAME GAUDIN. Est-ce que je ne sais pas toute votre histoire !... Allez, allez, le vieux Jonathan, cet ancien domestique de feu votre père, qui vient de temps en temps demander de vos nouvelles... le vieux Jonathan m'en a appris de belles sur votre compte.

RAPHAËL. Que voulez-vous dire ?

MADAME GAUDIN, lui prenant la tête dans les mains. Pauvre chérubin !... aussi gentil ! aussi noble que beau !... Oh ! oui !... le cher homme m'a tout conté... Je sais que vous avez vendu l'héritage de votre mère... six cent mille francs... excusez du peu !... pour payer les dettes de feu M. le marquis votre père, qui s'était ruiné dans des affaires commerciales. Tout compte fait, il vous reste quinze cents francs, n'est-ce pas ? quinze cents francs avec lesquels vous vivez depuis trois ans... Oh ! dame, il n'y avait pas de quoi rouler en carrosse... Mais

aussi, c'est affaire à vous pour l'entendement et l'économie... (Comptant sur ses doigts.) Soixante francs de loyer... trois sous de pain par jour... deux sous de lait... trois sous de charcuterie...

RAPHAËL. De grâce, assez !

MADAME GAUDIN. Après cela, si vous avez été forcé de faire quelques petites dettes... il n'y a pas de quoi rougir. Est-ce que la mère Gaudin vous réclame quelque chose ?... On est frère aussi, monsieur Raphaël ! et on en a le droit... Si vous êtes marquis, on est baronne... baronne de Witehsnau, par la grâce de Sa Majesté l'empereur, qui s'entendait à faire des nobles !... Cette petite que vous voyez est la filleule de la princesse Borghèse, ne vous en déplaise ; et si mon pauvre Gaudin ne s'était pas laissé prendre par les Russes à la Bérésina, ma Pauline aurait été élevée à la Légion d'Honneur... tout comme une foule de duchesses et de princesses...

PAULINE. Il m'aurait fallu vous quitter, ma bonne mère. Et puis... qu'aurais-je appris de plus qu'il est ?

MADAME GAUDIN. Pour ça, c'est vrai, tu es savante comme une impératrice... Et il compte cela pour rien, lui, et il prétend qu'il me doit de l'argent... et il veut nous quitter pour ne pas augmenter sa dette !

RAPHAËL. Ma bonne madame Gaudin, il le faut.

MADAME GAUDIN. Non !... il ne le faut pas... Je vous dis que vous resterez à l'hôtel de Saint-Quentin, et que tant qu'il y aura un morceau de pain dans le buffet, vous en aurez votre part. D'ailleurs, j'ai idée que nous deviendrons tous riches un jour. Vous trouverez peut-être bien un libraire pour votre grand ouvrage. Et nous... Vous savez que mademoiselle Lecormand soutient mordicus que Gaudin n'est pas mort en Sibérie, mais qu'il a trouvé moyen de s'échapper et d'aller faire fortune dans les Indes. Il reviendra quelque jour, soyez-en sûr. Ce soir, j'ai lu l'évangile de saint Jean pendant que Pauline tenait suspendue entre ses doigts une clef et une bible... et la clef a tourné... c'est signe que Gaudin se porte bien et prospère... Je vous dis que Gaudin reviendra millionnaire... je l'ai vu en rêve sur un vaisseau plein de serpents ; mais heureusement l'eau était trouble, ce qui signifie or et pierreries d'outre-mer. Mais je m'amuse à bavarder, et pendant ce temps-là mon charbon brûle... (Reprenant la tasse qu'elle a apportée.) Allons, au revoir, ingrat, et bon courage !

PAULINE, tendant la main à Raphaël. Adieu, monsieur Raphaël.

RAPHAËL. Adieu, Pauline. (Elles sortent.)

SCÈNE IV.

RAPHAËL, seul, suivant Pauline des yeux. Charmante enfant !... quelle simplicité !... quelle grâce !... quel cœur ! Oh ! pourquoi n'est-ce pas elle que j'aime ! pourquoi Dieu m'a-t-il mis au cœur cet amour fatal dont je ne puis triompher et qui me tuera !... Insensé, qui avais sous les yeux l'exemple de tous les dévouements, et qui me suis laissé prendre aux grimaces cauteuses de l'égoïsme !... Oh ! oui, bien insensé, moi qui me suis épris comme Pygmalion d'une statue de marbre, et qui ai brûlé mon cœur aux pieds d'une idole glacée... Et j'accepterais longtemps encore cette froideur en échange de ma flamme, ce mépris en échange de mes adorations ! Non, non ! assez d'humiliations, assez de lâchetés ! L'heure est venue où il faut être un homme. (Regardant avec tristesse les papiers épars sur son bureau.) O mes travaux achevés ! ô mes efforts fructueux de mes veilles ! vous qui m'avez si longtemps consolé dans ma misère ! vous qui m'auriez donné la gloire... la fortune peut-être !... il faut donc vous dire adieu... adieu pour toujours ! (Il se retourne au bruit que fait Rastignac en entrant, et s'écrie.) Rastignac !

SCÈNE V.

RAPHAËL, RASTIGNAC.

RASTIGNAC. Moi-même, mon cher, qui viens te demander un service.

RAPHAËL, vivement. Un service ! parle, mon ami.

RASTIGNAC. Prête-moi dix louis.

RAPHAËL, riant avec effort. Dix louis !... Ah ! pardieu, tu caresses bien !

RASTIGNAC. Tu ne les as peut-être pas ?

RAPHAËL. Peut-être... le mot est joli !

RASTIGNAC. N'importe, donne-moi ce que tu pourras, cinquante francs... vingt francs... cent sous !... Cent sous ! tout le monde a cent sous, que dalle !... excepté moi.

RAPHAËL. Et moi, mon cher. Tel que tu me vois, je serais à jeun depuis hier, sans la charité de mon hôte.

RASTIGNAC. Diable!... voilà qui bouleverse furieusement l'édifice de ma fortune... Une si belle martingale!

RAPHAËL. Quoi! c'était pour jouer!

RASTIGNAC. Que veux-tu?... j'ai perdu hier soir jusqu'à mon dernier sou, et, sous peine de manquer une affaire d'or... il me faut mille écus dans une heure... un cadeau... un pot-de-vin que j'ai promis à la maîtresse d'un capitaliste.

RAPHAËL. Une affaire!... un pot-de-vin!... Tu as donc renoncé à la médecine?

RASTIGNAC. Eh! c'est elle qui a renoncé à moi. Le malade est devenu un mythe... une fantaisie de poète... une chose aérienne et impalpable... Donc, tu n'as pas le sou... n'en parlons plus. Du moins es-tu heureux dans tes amours?... Et la belle Fœdora?...

RAPHAËL. Fœdora! moi ami, cette femme me tue!... Je préfère la mort à l'existence qu'elle m'a faite, et je cherche avec conscience le meilleur moyen de terminer cette lutte... Que penses-tu de l'opium?

RASTIGNAC. Bah!... des souffrances atroces.

RAPHAËL. L'asphyxie?

RASTIGNAC. Canaille.

RAPHAËL. La Seine?

RASTIGNAC. Pouah!... la Morgue.

RAPHAËL. Un coup de pistolet?

RASTIGNAC. Et si tu te manques? Une mâchoire déjetée... charmante invention pour plaire aux femmes.

RAPHAËL. Il faut pourtant en finir.

RASTIGNAC. Sans doute, épouse-la.

RAPHAËL. Tu es stupide!

RASTIGNAC. Ma foi non... je finirai par là, moi... Ma jolie veuve ne veut entendre à rien qu'au mariage... Une charmante personne... je te la ferai voir... une Alsacienne, un peu grasse. Elle lit Kant, Schiller, Jean Paul, et une foule de livres hydrauliques; elle pleure des averses à la lecture de Goethe, et je suis obligé de pleurer un peu par complaisance. Vingt-cinq mille livres de rentes, mon cher, et le plus petit pied, la plus jolie main de la terre. Ah! si elle ne disait pas: *Mon anchet* ce serait une femme accomplie.

RAPHAËL. Tu peux rire... tu es heureux.

RASTIGNAC. D'abord, mon bon, souviens-toi de cet axiome philosophique: « Il n'y a de malheureux que les gens qui veulent l'être. » Maintenant, où en es-tu avec la belle Moscovite?

RAPHAËL. Un peu plus loin du but qu'il y a trois mois, lorsque pour mon malheur tu m'as mené chez elle. Ce jour-là, elle s'était mise en frais de coquetterie; elle a été aimable, caressante, presque affectueuse.

RASTIGNAC. Sans doute... un savant en cheveux blancs, un bénédictin en gants jaunes... c'était original.

RAPHAËL. Je sortis ravi, séduit par la femme, enivré par le luxe, chatouillé dans tout ce que mon cœur avait de noble, de vicieux, de bon, de mauvais. Alors, en me sentant si ému, si vivant, si exalté, je crus comprendre l'attrait qui amenait chez Fœdora tous ces artistes, ces diplomates, ces agitateurs doublés de tôle comme leurs caisses. Sans doute, ils venaient chercher près d'elle l'émotion défrayante qui faisait vibrer en moi toutes les forces de mon être, fouettait mon sang dans la moindre veine et tressaillait dans mon cerveau! Elle ne s'était donnée à aucun pour les garder tous. Une femme est coquette tant qu'elle n'aime personne.

RASTIGNAC. Oui, mais on obtient souvent de la haine ce qu'on espérait obtenir de l'amour.

RAPHAËL. Que veux-tu dire?

RASTIGNAC. Que sais-je, un souvenir, une allusion involontaire à certains bruits qui ont couru sur Fœdora.

RAPHAËL. Explique-toi!

RASTIGNAC. Fœdora est vindicative, absolue, emportée dans ses haines: lui connais-tu un ennemi... un de ces ennemis dont on souhaite ardemment la mort? Eh bien, fais-toi son chevalier, son bravo, son spadassin... tu seras son amant.

RAPHAËL. Quoi! c'est toi... un homme d'esprit, un observateur, qui te fais l'écho de ces misérables calomnies!

RASTIGNAC. Calomnies tant qu'il te plaira. Toujours est-il que la belle comtesse a laissé à Moscou une réputation assez équivoque. L'ambassadeur de Russie s'est mis à rire lorsque je lui ai parlé d'elle. Il ne la reçoit pas et la salue fort légèrement lorsqu'il la rencontre au Bois.

RAPHAËL. Cependant elle voit du monde. N'a-t-elle pas passé la dernière saison au château de la maréchale de Ratisbonne?

RASTIGNAC. Oh! en France, sa réputation est intacte... Et puis, c'est une femme habile. Elle en remonterait au plus fin diplomate. Bref! tu tombas en mal d'amour.

RAPHAËL. Je revins à pied du faubourg Saint-Honoré où Fœdora demeure. Entre son hôtel et la rue de la Harpe, il y a

presque tout Paris, mais le chemin me parut court, et cependant il faisait froid... Entreprendre la conquête de Fœdora dans l'hiver, un rude hiver, quand je n'avais pas trente francs en ma possession, quand la distance qui nous séparait était si grande! Bah! Fœdora ou la mort! m'écriai-je au détour d'un pont. Fœdora, c'est le bonheur! Quand j'arrivai dans ma mansarde nue et froide, j'étais encore environné par toutes les images du luxe prodigieux de Fœdora. Ce contraste était un mauvais conseiller. Alors je maudis, en frissonnant de rage, ma décente et honnête misère, ma mansarde féconde où tant de pensées avaient germé. Je demandai compte à Dieu, à mon père, à l'univers entier, de ma destinée de malheur, et je me couchai tout affamé, grommelant de risibles imprécations, mais bien résolu de séduire Fœdora.

RASTIGNAC. Et le lendemain, tu retourneras la voir!

RAPHAËL. Le lendemain, le surlendemain, tous les jours. Qui ne se serait cru aimé à ma place! Elle encourageait mes assiduités. Si parfois j'arrivais plus tard que la veille, c'étaient des bonderies charmantes, des moues adorables qui me faisoient tomber à ses pieds. J'étais son cavalier servant, je l'accompagnais partout, à la promenade, à l'Opéra, et Dieu me pardonne, à l'église. Ah! que de sacrifices ignorés j'ai faits à cette femme! Quitter mes travaux et jeûner!... ce n'était rien! mais traverser les rues de Paris sans se laisser éclabousser, courir pour éviter la pluie... arriver chez elle aussi élégant que les fats dont elle se distrait, cette tâche était pleine de difficultés et de périls. Mon bonheur, mon amour dépendre d'une mouche de boue sur mon seul gilet blanc! ne pas posséder cinq sous pour faire effacer par un décrocteur une légère empreinte de fange sur ma botte!

RASTIGNAC. Amoureux et crotté, supplice oublié par le Dante.

RAPHAËL. Eh bien, ce supplice qui te paraît si ridicule, je l'ai enduré avec rage... et avec bonheur... Tous les tourments que j'ai soufferts je les souffrirais encore avec délices... Ma chair, mon sang, ma vie; oui, je donnerais ma vie à celui qui me dirait: Espère, tu seras aimé de Fœdora. Ah! il faut que cette femme soit à moi ou qu'un abîme nous sépare! Ce matin je lui ai fait parvenir un billet par lequel je lui demande une dernière et suprême entrevue... ce soir, pour la dernière fois peut-être, je franchirai le seuil de son hôtel.

SCÈNE VI.

RAPHAËL, RASTIGNAC, FŒDORA.

FŒDORA, entrant. Ne prenez pas cette peine, monsieur Raphaël.

RAPHAËL, stupéfait. Fœdora! Vous ici, madame, vous chez moi!

FŒDORA. Ne m'en sachez pas trop de gré... Je m'ennuyais... je suis sortie en voiture, et tout à l'heure en allant au Luxembourg, — vous savez qu'il doit y avoir une séance intéressante — il m'a pris fantaisie de venir vous demander votre bras.

RASTIGNAC. O implacable curiosité des femmes!

RAPHAËL. Mais, comment avez-vous appris?...

FŒDORA. Votre adresse que vous me cachez avec une discrétion si obstinée?... oh! par hasard seulement, je vous jure... Ce matin, un de vos amis, M. de Rancy, a laissé à ma femme de chambre votre carte au lieu de la sienne. (Regardant autour d'elle.) Vous n'êtes pas bien logé, savez-vous?

RAPHAËL. Madame, jusqu'à ce jour j'ai souffert de ma pauvreté... je n'en avais pas encore rougi. Je dois vous paraître bien coupable, moi qui, pour ne pas être chassé par vos laquais...

FŒDORA. Oui, vous avez menti... vous m'avez trompée.

RAPHAËL. Ne regardez-vous pas la misère comme un crime?

FŒDORA. Mon cher monsieur, il y a deux misères: l'une qui va effrontément par les rues, en haillons... qui recommence Diogène sans le savoir, se nourrissant de peu... réduisant la vie au simple... heureuse, plus que la richesse, peut-être!... insouciance, du moins, et prenant le moule là où les puissants n'en veulent plus... Puis, il y a une autre misère, une misère odieuse, celle-là, la misère du luxe, la misère en gilet blanc et en gants jaunes... la misère espagnole qui cache la mendicité sous un titre. (Avec intention.) N'êtes-vous pas marquis?

RAPHAËL. Madame!...

RASTIGNAC. C'est brutal, mais clair.

FŒDORA. De ces deux misères, vous avez choisi la pire, la moins honorable, monsieur... ce n'est point ma faute...

RAPHAËL. Eh bien, soit! pour quoi le cacherais-je? Oui, j'ai simulé, pour vous plaire, la richesse et le luxe! Auriez-vous donc daigné me faire l'aumône d'un regard si vous aviez su que ma pâleur dont vous plaisantiez quelquefois, juste ciel! venait de la souffrance... de la faim!... car j'ai eu faim à vos

genoux, madame la comtesse! Est-ce qu'un seul de vos caprices ne dévorait pas toute ma fortune?... Hier encore, pour vous offrir un bouquet, j'ai vendu... pardonnez-moi, mon Dieu! le portrait de ma mère!...

RASTIGNAC, à part. Pauvre fou, qui croit émuvoir ainsi le cœur de cette femme!

RAPHAEL. Non! il n'est pas possible que Dieu qui vous a faite si belle, vous ait faite si insensible!... Ma misère! eh! qu'importe ma misère!... je sais ce que pèse ce fardeau... je puis le porter encore!... mais ayez un peu pitié de mon amour!

FŒDORA. Monsieur Raphaël, l'amour est une spéculation comme une autre... tant pis pour les niaisés qui se laissent piper à ces prévoyantes adorations. Depuis mon arrivée en France, ma fortune a tenté quelques jeunes gens; j'ai reçu des déclarations d'amour qui auraient pu satisfaire mon orgueil... vous ne trouverez pas mauvais, cependant, que je mette ma personne et ma fortune à plus haut prix qu'un madrigal. (Mouvement de Raphaël.) Croyez toutefois que je me reproche sincèrement vos prodigalités extravagantes... J'ense trouve peu de parfum à des bouquets qui vous coûtaient votre dîner... J'ai honte vraiment de mes ruineuses fantaisies, comme vous les appelez, maintenant que je connais le compte de vos petits écus.

RASTIGNAC, à part. Un congé en bonne forme!

RAPHAEL, marchant avec agitation. Femme sans cœur! femme sans cœur!... Oh! je comprends à présent qu'on puisse tuer une femme!...

RASTIGNAC, froidement. Et moi donc!

FŒDORA, effrayée. Monsieur!

RAPHAEL. Fœdora! oh! pardon! pardon! je suis fou! Moi te menacer!... attendre à tes jours!... moi qui donnerais pour toi toutes les heures qui me restent à vivre!

FŒDORA. Tous les hommes disent plus ou moins bien cette phrase classique... Permettez que je me retire.

RAPHAEL, se plaçant devant elle. Fœdora! épouseriez-vous un millionnaire?

FŒDORA. Peut-être... s'il était duc... Adieu, monsieur le marquis! (Elle sort.)

SCÈNE VII.

RAPHAEL, RASTIGNAC.

RASTIGNAC. Eh bien, c'est fini! te voilà satisfait! Tu voulais un abîme entre vous deux... en voilà un, j'espère, assez large, assez profond!

RAPHAEL. Un abîme!... oui... il est là... il m'engloutira! Explique qui voudra cet effroyable phénomène de l'amour! Cette femme m'a raillé, insulté, souffleté des deux mains!... Eh bien, raille-moi, soufflète-moi à ton tour... mon ami, je donnerais dix ans de ma vie pour la voir une fois encore... pour me jeter à ses pieds... pour lui demander pardon de tout le mal qu'elle m'a fait!

RASTIGNAC. Et moi qui cherchais un malade! En voilà un, j'espère, et de la plus curieuse espèce!

RAPHAEL. Cette femme, je la méprise! Oh! la revoir une heure... une heure seulement... mais riche!... mais l'écrasant à mon tour de mon luxe... un luxe fabuleux... un luxe indien!... l'éblouissant de l'éclat de mes trésors!... Oh! être riche, mon Dieu! être riche!

RASTIGNAC, vivement. Décidément... tu souffres! tu chancelles!... Oh-moi vite ces vêtements mouillés!

RAPHAEL. Rien... rien... ce n'est rien!... Oh! ma tête! ma tête!

RASTIGNAC, lui arrachant son habit. Mets-toi sur ton lit, il le faut!... je le veux... je te l'ordonne!... comme ami... comme médecin...

RAPHAEL, se dégageant. Me venger de Fœdora!... A cette pensée, vois-tu, un frisson parcourt tout mon être... mes yeux se voilent... le sang se porte à mon cerveau... et... j'étouffe... c'est le bonheur!

RASTIGNAC, lui tâtant le pouls. Non, c'est la fièvre... une belle et bonne fièvre... parfaitement conditionnée.

RAPHAEL. Tu crois?... En effet... je me sens tout faible... je... je... (il tombe.)

RASTIGNAC. Diable! diable! transport au cerveau... la congestion est à craindre... il n'y a pas de temps à perdre. (Il soune.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE. Vous avez sonné, monsieur Raphaël?... (L'apercevant.) Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?... Raphaël!

RASTIGNAC. Silence! et priez Dieu pour lui, Pauline... je vais tâcher de le sauver! (Pauline s'agenouille près du lit. — Rastignac se penche sur Raphaël.)

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

VOULOIR, POUVOIR, SAVOIR.

Un magasin d'antiquités, garni de vieux meubles. — Panoplies gothiques, bronzes, statues, tableaux, armes et ornements de sauvages, squelettes, animaux empaillés, etc., etc. — Il fait presque nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN JEUNE GARÇON, RAPHAEL.

(Au lever du rideau, un jeune garçon est endormi dans une chaise curule. — Raphaël entre avec précaution.)

RAPHAEL. Une boutique de curiosités... parfait pour tuer le temps jusqu'à la nuit... Que de badauds sur le quai! Impossible de se noyer tranquillement!... Il y a tant de gens toujours prêts à vous sauver malgré vous!... l'humanité... et puis les vingt-cinq francs de la police! Être repêché vivant, ce serait par trop ridicule!... Et ce Rastignac avec sa martingale!... Ils se ressemblent tous, ces joueurs! à les entendre, il n'y a qu'à ouvrir la main pour ramasser des millions!... Et ils finissent par se pendre avec leur cravate... faute d'un sou pour acheter une corde. (Le commis se réveille en bâillant avec bruit.) Ah! il y a quelqu'un ici?

LE COMMISS, se levant en sursaut. Un client!... Tiens! j'allais fermer le magasin.

RAPHAEL. Déjà?

LE COMMISS. Oh! mon maître, M. Job, veut qu'on ferme à la tombée du jour... l'huile coûte si cher.

RAPHAEL, à part. Diable!

LE COMMISS. Cependant, si monsieur veut voir quelques objets d'art, il fait encore assez clair. Nous avons des antiquités, des curiosités de toute espèce. (Montrant différents objets.) Un crocodile du Nil... madame Dubarry au pastel, en costume de naïade... le casque de Sésostris... le radeau de la Méduse, en ivoire... le buste de Papavoine, en chocolat... le dragon de la reine de Navarre.

RAPHAEL, distrait. Un bel assortiment, en effet.

LE COMMISS. Ceci est le ciseau de Jean Goujon. Il porte encore la trace de la balle qui a tué le grand artiste, le jour de la Saint-Barthélemy.

RAPHAEL. Authentique?

LE COMMISS. Garanti, monsieur!... Un bas de soie provenant de la garde-robe de l'homme au masque de fer... une imitation en cristal de roche du diamant du Grand-Mogol... Un Anglais en a offert vingt-cinq louis.

RAPHAEL. Et vous ne l'avez pas donné?

LE COMMISS. Il voulait l'original avec.

RAPHAEL, à part, regardant dans la rue. Les passants deviennent plus rares... on commence à allumer les réverbères...

LE COMMISS. Un paquet d'assignats trouvé dans la poche de l'Arabe Suleyman, l'assassin du général Kléber... preuve que l'Angleterre soudoyait les ennemis de la France. (Se retournant et voyant Raphaël occupé à regarder dans la rue.) Tiens!... vous ne m'écoutez pas, monsieur?

RAPHAEL. Si, si... continuez... c'est très-intéressant.

LE COMMISS. Vous attendez peut-être quelqu'un?

RAPHAEL, s'éloignant de la fenêtre. Justement, oui... J'attends quelqu'un... Un naturaliste qui veut faire ici quelques emplettes. (À part.) Gagnons du temps.

LE COMMISS. Ça se trouve bien... Nous avons reçu hier la collection complète des variétés du hanneton... si monsieur veut examiner?...

RAPHAEL. Inutile. (Regardant une boîte plate suspendue contre la muraille.) Qu'est-ce que c'est que cela?

LE COMMISS. Une peinture merveilleuse, dit-on; je ne l'ai jamais vue. M. Job en a la clef. Si monsieur le désire, je me hasarderai à le prévenir.

RAPHAEL. Vous hasarder?... Votre M. Job est-il donc un prince?

LE COMMISS. Mais... je ne sais pas.

RAPHAEL. C'est bien... Allez! (Le commis sort.)

SCÈNE II.

RAPHAEL, regardant par la fenêtre. Ce jeune homme et cette jeune fille ne s'en iront pas! Que peuvent-ils se dire... depuis si longtemps? Des amoureux sans doute... Oh! l'amour!... coupe emmiellée pour les uns... empoisonnée pour les autres!... Pourquoi ne suis-je pas ce jeune homme? pourquoi

cette jeune fille n'est-elle pas Fœdora?... Fœdora! Ah! je ne veux plus penser à cette femme! (Regardant par la fenêtre.) Par-tis!... ils sont partis... Enfin! (Il se dirige vers la porte et se trouve nez à nez avec Job, qui, depuis quelques minutes, l'examine une lampe de fer à la main.)

SCÈNE III.

RAPHAEL, JOB, vieillard sec et maigre. Robe en velours noir, serrée autour des reins par une grosse corde de soie. Calotte en velours noir à la Michel-Ange, appliquée à plat sur le crâne et laissant passer de chaque côté de la figure de longues mèches de cheveux blancs.

RAPHAEL, faisant un mouvement d'effroi, à part. Quel est ce spectre?
JOB, l'examinant toujours avec défiance. Monsir il tésire foir le bortrait t'Alexandre le Craud, par Appelles?

RAPHAEL, à part. Sol que je suis!... (Haut.) Vous dites?
JOB. Monsir sait qu'Alexandre il troufait le seul Appelles ligne te le reprotruire par le beinture.

RAPHAEL. Oui... oui... j'ai lu Quinte-Curce. (Il retombe dans ses réflexions pendant que Job, après avoir posé sa lampe sur un fût de colonne, ouvre la boîte où est enfermée le portrait.)

JOB, découvrant le portrait. J'ai gouverné ce tapleau de séguins t'or à un bied te hauteur.

RAPHAEL, suivant son idée. Donc, il faut mourir!
JOB, s'emparant vivement d'un stylet placé sur un meuble et se mettant en défense. Tu feux m'assassiner, tarteille?

RAPHAEL. Eh! monsieur!... ne craignez rien, il s'agit de ma vie et non de la vôtre.

JOB, avec défiance. Ah! c'être tiffèrent!

RAPHAEL. En attendant la nuit, afin de pouvoir me noyer sans esclandre, je suis venu voir vos richesses. Qui ne pardonnerait ce dernier plaisir à un homme de science et de poésie?

JOB, replaçant le stylet sur un meuble à sa portée. Êtes-vous tepuis trois ans sirmiméraire tans eine mairie?... Fotre père vous a-t-il trop tiffement rebroché t'être venu au monde?... ou pieu êtes-vous tésnonoré?

RAPHAEL. Si je voulais me déshonorer... je vivrais.
JOB. N'auriez-vous pas plutôt la maladie te l'or... ou le spleen?... Le spleen!... c'être le grante mode.

RAPHAEL. Pour me dispenser de vous dévoiler des souffrances inouïes et dont il est difficile de parler en langage humain, je vous dirai que je suis dans la plus profonde... la plus ignoble, la plus pérçante de toutes les misères. (Job se recule vivement en saisissant de nouveau le stylet.) Rassurez-vous, vieillard... je ne veux mendier ni secours, ni consolations.

JOB, avec un vice diabolique. Eh! eh!... sans que che fous gonbole!... sans que che fous tonne ein centime te France, ein maravétis l'Espagne... ein gazetta te Venise... ein farthing l'Angleterre...

RAPHAEL. Je connais... de nom toutes les monnaies de l'Europe.

JOB. Sans fous tonner quoi que ce soit en or, archant, bilon, papier, hypothèque, tégation ou emphytéose... che puis vous faire plus riche, plus puissant, plus considéré qu'ein roi gonsidutionnel... Eh! eh!...

RAPHAEL, à part. A quelle sorte de fou ai-je affaire?

JOB, prenant sa lampe et en dirigeant la lumière sur un objet appliqué contre le mur. Recartez cette petite peau te chagrin.

RAPHAEL, se retournant, après un moment d'examen. Eh bien?

JOB, décrochant la peau de chagrin et la lui mettant dans les mains. Recartez! (Il l'éclairc avec sa lampe.)

RAPHAEL. Ah! ah! voici l'empreinte du sceau que les Orientaux nomment le cachet de Salomon.

JOB. Monsir le connaît touc?

RAPHAEL. Le signe, dit-on, d'une puissance fabuleuse. (Lui rendant le talisman.) Bah! y a-t-il au monde un homme assez simple pour croire à l'existence de cette chimère?

JOB, retournant le talisman et lui en montrant l'envers. Puisque monsir est ein orientaliste, peut-être lira-t-il cette pedide sentence?

RAPHAEL, le pressant. C'est du sanscrit. (Lisant.) « Si tu me possèdes, tu possèderas tout. Mais ta vie m'appartient... Désire, et tes désirs seront accomplis. Mais règle tes souhaits sur ta vie. A chaque souhait je décroitrai comme tes jours. Me veux-tu?... Prends. » (Il reste rêveur un moment.)

JOB, à part. Il ne pense tējā plus à mourir.

RAPHAEL, examinant le talisman avec plus d'attention. Et cette ligne, en caractères imperceptibles, qui termine la sentence... je ne puis la déchiffrer.

JOB. C'être tu chaldéen.

RAPHAEL. Ah! je ne connais pas cette langue.

JOB, avec un sourire sardonique. Ni moi non plus.

RAPHAEL, l'examinant avec défiance. Tu mens!
JOB, jouant l'indignation. Tarteille!... rentez-moi cette talisman.

RAPHAEL. Tout à l'heure. (Lisant.) « Si tu me possèdes, tu possèderas tout. Désire, et tes désirs seront accomplis... » (Parle.) Oui, mais ceci; (Lisant.) « A chaque souhait, je décroitrai comme les jours... » (Parle.) N'y a-t-il pas quelque plaisanterie là-dessous?

JOB. Chai offert cette peau magique à des hommes qui tisaient ne craindre ni Tié ni tiapie... Eh pien, aucun d'eux n'a osé seulement le toucher tu bont tu doigt.

RAPHAEL. Mais vous-même, vous n'avez pas essayé?

JOB. Essayer!... mein Gott!... Si fous étiez sur la colonne te la place Vendôme, essayeriez-vous te fous cheter sur le pafé... Pourquoi aurais-je tenté le tiapie?... che ne tésire rien.

RAPHAEL. Rien?

JOB. Che connais teux mots terribles, mein herr, teux mots qui ont fait plus te mal que les canons, les bombes et toutes les magines te guerre. Ces teux mots, c'être : Vouloir et pouvoir.

RAPHAEL, tourmentant la peau de chagrin. Vouloir et pouvoir?... Mais ce sont là deux attributs de Dieu!

JOB. Nein!... du tiapie!... Vouloir nous prèle, et pouvoir nous tétruit... L'attribut te Tié c'être savoir!... Le savoir il être calme, dranquille, heureux. Le fou vit par le cœur... par les sens... il meurt cheune!... Bêtise!... Le sage vit par le cerveau! Recartez-moi, mein herr... Che ne gonnais ni galarrhe, ni bituite... ni baralyisie... et chai cent teux ans.

RAPHAEL. Un bel âge!

JOB, posant un doigt sur son front. Le savoir il être là... chè le garde. (Montrant la peau de chagrin.) Le vouloir et le pouvoir il être à fous... che fous le donne!... cette dalisman, c'être la vie... la vie avec son luxe... ses splenteurs... ses foluptés... Mais c'être la vie brompte... rabide gomme la foudre qui prille... mais qui tue!

RAPHAEL. Et que m'importe la science glacée!... que m'importe une vie languissante et décolorée... s'acheminant tristement vers la tombe... sans désirs... sans crainte... sans espérance! sans aucun de ces frémissements des passions qui font tressailler notre cœur... bouillonner notre sang, et qui me crient que je suis un homme!... Une vie prompte, rapide comme la foudre... Eh! n'allais-je pas me donner la mort... une mort vulgaire... une mort ignoble!... Suicide pour suicide... je veux être heureux, un an, un mois, un jour, une heure!... avant de jeter ma dépouille à la terre.

JOB. Insensé!

RAPHAEL. Insensé?... ouil!... car tout ceci est un jeu!... un conte arabe!

JOB. Un chen!... un gonte arape!... Osez touc bronconcer la vormule gabalistique... Fous la gonnaissez... che pense?

RAPHAEL, appliquant la peau de chagrin sur sa poitrine. Espères-tu me voir pâlir!... Ecoute donc : A moi ton pouvoir! à toi ma vie! Maîtres tous deux! esclaves tous deux! (A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'un éclair, suivi d'un violent coup de tonnerre, illumine la scène.)

JOB, tombant à genoux. Mein Gott!... che suis mort!

RAPHAEL, stupéfait un moment. Eh quoi! Satan obéit!... la vertu de ce talisman est donc réelle?... Sur mon âme, si elle m'appartient encore, je ne reculerais pas!... Je veux jouir enfin de toutes les voluptés de la vie!... (Élevant la peau de chagrin.) Je commande à ce pouvoir sinistre de me fondre toutes les joies dans une joie... Je souhaite l'oubli dans l'ivresse, des chants à réveiller les morts; des chants dont le bruit passe sur Paris comme un craquement d'incendie... et rajeunissent même les vieillards!...

JOB, se relevant. Cheune homme, au nom de Tié, modérez-vous... ce que fous souhaitez là, ce n'être bas te blaisir... c'être l'orchie!

RAPHAEL. L'orgie? soit!... et tu la partageras avec moi, maudit vieillard!

JOB. Moi?

RAPHAEL, sortant. Pour commencer, Job le juif, Job l'usurier, Job le centenaire, e veux que tu t'enivres aujourd'hui et que tombes amoureux d'une danseuse!

JOB. Une tansuse!... mein Gott!... che suis ruiné. (Poursuivant Raphaël.) Ayez bitié te moi, cheune homme! ayez bitié te moi! (Il sort. — La scène change à vue.)

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

UNE TABLE DE SIX MILLIONS

Une vaste salle ou galerie brillamment éclairée. — Au milieu, une table splendidement servie et entourée de jeunes gens et de jeunes femmes riant, buvant et chantant.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAPHAËL, JOB, RASTIGNAC, DE RANCY, GUILLAUME, EUPHRASIE, UN GARÇON DE RESTAURANT, JEUNES GENS et JEUNES FEMMES.

(Pendant que le changement s'exécute, tous les personnages, excepté Raphaël et Job, qui ne sont pas encore entrés, chantent le chœur suivant, qui revient après chaque couplet, chanté par Rastignac.)

CHŒUR *.

Enfants de la folie,
Bravons les coups du sort.
Pour embellir la vie,
Que tant-il, je vous prie ?
Boire jusqu'à la lie,
Aimer jusqu'à la mort !

RASTIGNAC.

PREMIER COUPLET.

Qu'un avaré vulgaire
Contemple son trésor,
Plus riche en ma misère,
Je vois au fond du verre
Dans les feux du malin
Brûler les feux de l'or.

DEUXIÈME COUPLET

De l'amour qui s'achète
Je ne suis pas jaloux ;
Pour rien, douce fillette
Visite ma chambrette,
Et, d'une main discrète,
Fait glisser les verrons.

TROISIÈME COUPLET.

Fi de la politique,
Des intrigues du jour !
Amis, ma polémique,
Est plus philosophique,
C'est un retrait bachique,
Une strophe à l'amour.

JOB, entrant avec Raphaël. Où m'avez-vous amené, cher homme ?

RAPHAËL. Ne t'ai-je pas promis une magnifique orgie ?

JOB. Mein Gott!... chu me sens rajennir le quatre-vingts ans... Foyez donc, mon cher ami... foyez donc ces chollies femmes... les femmes!... nein!... les tyvinités... les sylphides!... (Designant Euphrasie.) La raffissante plonde!

RAPHAËL, le regardant en pitié et souriant. Pauvre fou !

RASTIGNAC, se levant et présentant son verre aux convives. A la santé de Raphaël!... notre futur rédacteur en chef!

TOUS, trinquant. Bravo!... vivat!... (Ils boivent.)

RAPHAËL. Hein ?... Qu'entends-je ? (Reconnaissent Rastignac.) Rastignac !

GUILLAUME. Quel dommage, monsieur Rastignac, que votre ami n'assiste pas à cette fête !

RASTIGNAC. Que voulez-vous!... Je l'ai cherché dans tous les coins de Paris; je le retrouverai, soyez tranquille, papa Guillaume, dussé-je le faire afficher avec promesse de récompense honnête.

RAPHAËL, s'avançant au milieu de la salle. Que signifie cette folie ?

RASTIGNAC. Raphaël!... Eh! pardieu! le voilà, ce cher ami!

TOUS, quittant leur place et entourant Raphaël. Vive monsieur Raphaël !

GUILLAUME, s'approchant de Raphaël et lui présentant la main. Monsieur... j'ai bien l'honneur... certainement... je suis charmé...

RAPHAËL, à Rastignac. Quel est cet inibécile ?

RASTIGNAC, bas. Chut!... (Haut.) M. Guillaume... ancien fourreur... riche à millions... homme d'État très-distingué... qui veut être ambassadeur... Saluez, monsieur Guillaume, (Guillaume salue.) Pour le moment, fondateur et bailleur de fonds d'un nouveau journal : *le Scorpion*, dont je t'ai fait proclamer rédacteur en chef! (Se tournant vers les convives.) Hourra! pour notre rédacteur en chef!

* Le chœur seul se chante à la représentation.

TOUS. Vive le rédacteur en chef!

RASTIGNAC, donnant un verre plein à Raphaël. A la bienvenue du *Scorpion* !

RAPHAËL, à part. Au diable!... vive la folie, morbleu! Il y a assez longtemps que je vis en anachorète! (Aux convives.) Merci, mes amis, merci! et versez, versez à plein verre; jé veux trouver dans l'ivresse ce baume qui guérit toutes les blessures du cœur.

RASTIGNAC. Moi, je me charge de la partie scientifique, comptes-rendus des séances académiques... revue des hôpitaux... tartines médicales... exposition des systèmes... allopathie... homœopathie... magnétisme... hydrothérapie... (Lui présentant successivement plusieurs convives.) M. Lanterne, ex-commis voyageur pour les sucres indigènes... Mouvement du commerce, économie politique, statistique industrielle... mercantiles, cours et tarifs... Albert Tartereau, auteur d'un vaudeville sifflé à Bobino; Revue critique des théâtres... Le Courtier de Paris appartient de droit à l'élégant vicomte de Rancy.

RAPHAËL. De Rancy!

RASTIGNAC. Eh! pardieu!... vous vous connaissez! (À Raphaël.) Un de tes nombreux rivaux... le plus chaud adorateur, après toi, de la belle Fœdora.

RAPHAËL. Fœdora!... Ne prononce pas ce nom.

RASTIGNAC. Pourquoi pas?... Je te livre ma veuve, moi... tu sais, mon Alsacienne... qui lit Klopstock; brouillés à mort... J'ai découvert qu'elle a six doigts au pied gauche. Je ne peux pas vivre avec une femme qui a six doigts... c'est ridicule!... et puis, elle n'a que vingt mille francs de rente; sa fortune diminue et ses doigts augmentent... Au diable!... j'aimerais mieux Fœdora.

RAPHAËL, à part. Fœdora!... Ah! Poubli!... Poubli!... (Haut.) A table, messieurs, à table!

TOUS. A table! (Chacun reprend sa place.)

EUPHRASIE, qui vient d'apercevoir Job dans un coin où il se tenait caché, l'attire par le bras au milieu de la salle, en riant aux éclats. Place, messieurs, place pour un phénomène vivant!

JOB, se débattant. Mein Gott! fous me disloquez... la belle fille! (État de rire général.)

RASTIGNAC, à Raphaël. Dans quelle boîte à momie as-tu déterré cette antiquaille ?

JOB, indigné. Antiquaille!

RAPHAËL, frappant sur l'épaule de Job. Maître Job!... un puits de science, mes-leurs!... une tonne d'or, mesdames! Sa vieille bouffelande est doublée de billets de banque... sa chambre à coucher est payée de lingots et de diamants!... avec cela, généreux comme un Mexicain... prodige comme un fils de famille!

TOUTES LES FEMMES, s'empressant autour de Job. Par ici, monsieur Job!... Monsieur Job, voici une place!... près de moi, monsieur Job!

EUPHRASIE, s'emparant de Job. Un moment!... un moment, mesdames! c'est moi qui ai trouvé M. Job... j'y tiens, ne vous déplaîse! (Elle le fait asseoir près d'elle.)

RAPHAËL, à part. Oh! puissance de l'or!

JOB, s'asseyant près d'Euphrasie. Il être charmant, cette potite!

RAPHAËL. A boire! à boire encore!... et dans le plus grand verre!... j'ai un arrière à combler! (Une dame lui remplit son verre, qu'il vide plusieurs fois coup sur coup.)

RASTIGNAC. Verse toujours, Aquilina!... qu'il monte à notre niveau... Au diable la sagesse!... Vive la joie!... vive la folie!... vive le vin!... N'est-ce pas, papa Guillaume ?

GUILLAUME. Je pense comme vous, monsieur Rastignac.

EUPHRASIE, à Job, continuant une conversation commencée à voix basse. Je vous assure que vous avez l'air d'un jeune homme.

JOB, lui baisant la main. Le cœur!... il ne lieillit pas!

RAPHAËL, aviné. Ah! je me sens mieux!... Le bon vin! le joyeux convives!... les jolies filles!... Embrasse-moi, Rastignac!

RASTIGNAC, lui poussant Aquilina dans les bras. Par procuration, mon cher!

RAPHAËL. Rastignac!... tu es un roi... tu es un Dieu!... Quand je serai riche... je payerai tes dettes.

RASTIGNAC. Digne ami!... Vous l'entendez, mesdames et mesdames!... Je prends acte.

RAPHAËL. Mais que dis-je?... Je suis riche.. riche à millions!

RASTIGNAC. Si tu n'es pas millionnaire, tu es bien certainement ivre.

RAPHAËL. Ivre de pouvoir!... Je peux le tuer... Je suis Néron! Nabuchodonosor! Ma vie a été un long silence... je veux me venger du monde entier!... Je ne m'amuserai pas à dissiper de vils écus, je consommerai des vies humaines, des intelligences... des âmes!... Voilà un luxe qui n'est pas mesquin... C'est l'opulence de la peste!... je lutterai de pouvoir

avec la fièvre jaune, bleue, verte!... avec les armées et tous les fléaux!... je puis être aimé de Fœdora!

DE RANCY, se levant. Monsieur, vous ne rendrez raison!

RAPHAËL. Mais non! je ne veux pas de Fœdora... c'est ma maladie, Fœdora!... De Rancy, je te donne Fœdora.

RASTIGNAC. Si tu continues à crier, je t'emporte dans l'antichambre.

RAPHAËL, tirant son talisman de sa poche et le brandissant avec un air de triomphe. Voyez-vous cette peau? C'est le testament de Salomon!... Il est à moi; j'ai l'Arabie... Pétrée, encore!... A moi l'univers!... à moi!... (A Rastignac.) Tu es à moi si je veux! Ah! si je veux!... prends garde!... je peux acheter toute la boutique scientifique... ton scalpel vierge!... tes malades imaginaires!... Tu seras mon valet!... et tu règleras mon papier.

RASTIGNAC. Je serai ton valet, c'est convenu; mais de la tenue, de la décence!... que diable!... Tu es rédacteur en chef! M'aimes-tu?

RAPHAËL, l'embrassant. Si je t'aime, cher ami!...

RASTIGNAC, aux convives. Est-il gentil, hein?

RAPHAËL. Écoute!... Cette peau se rétrécit quand j'ai un désir... demande à maître Job.

JOB. C'est vrai!... tarteifle!

RAPHAËL. Vous allez voir!... Prenons la mesure!... (Appelant.) Garçon!... (un garçon paraît de l'encre!... une plume! (Le garçon sort.) Ah! l'encre me croit pas!... Nous allons rire! (Le garçon revient avec un encrier garni.) Une serviette! (Il étend la serviette sur la table, et trace dessus le contour de la peau de chagrin.)

EUPHRASIE, bas à Job. Tous les jours je vais aux Tuileries.

JOB, lui baisant le cou. Atorable!

RAPHAËL, étendant la serviette au-dessus de sa tête. Tout l'univers est contenu dans cette figure!... Maintenant, écoutez!... Avant une heure... que dis-je! avant cinq minutes, je veux avoir deux cent mille livres de rente.

RASTIGNAC, se forçant à se rasseoir. Tu les auras. Maintenant, dors!... Veux-tu un oreiller?

RAPHAËL. Bonsoir, illustre docteur!... tu m'amuseras, tu chasseras mes mouches!... et je te donnerai des cigares de la Havane. (Il s'endort.)

RASTIGNAC. Bonne nuit!

UN GARÇON, à Rastignac. Monsieur, il y a là un notaire qui demande à parler à M. Raphaël.

TOUS. Un notaire!

RASTIGNAC. Un notaire!... (éveillant Raphaël.) Eh! Raphaël! on-tends-tu!... un notaire qui veut te parler.

RAPHAËL. Un... notaire... qu'il vienne, ce notaire!... He!... he!... garçon!... un verre pour le notaire. (Le garçon sort.)

RASTIGNAC. Qu'est-ce que cela signifie?... Comprenez-vous, papa Guillaudie?

GUILLAUME. Du tout, monsieur Rastignac.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE, allant droit à Raphaël. Monsieur Raphaël.

RAPHAËL. Oh! oh! vous me connaissez?

LE NOTAIRE. Parfaitement... Madame votre mère n'était-elle pas une demoiselle O'Flaharty?...

RAPHAËL. Oui... Barbe-Marie-Charlotte O'Flaharty, née à Tours.

LE NOTAIRE. Eh bien, monsieur, vous êtes seul et unique héritier du major Martin O'Flaharty, décédé en août 1828, à Calcutta. La succession s'élève à six millions parfaitement clairs, palpables, liquides... (Déposant un portefeuille sur la table.) Voici un premier à-compte. (Tout le monde se lève en tumulte; Raphaël se dresse comme poussé par un ressort, pâle, défait et portant la main à son cœur, comme s'il venait de recevoir une blessure.)

RASTIGNAC. Qu'a-t-il donc?... comme il est pâle!...

JOB. Le talisman!...

RAPHAËL. Oui!... le talisman!... (il étend convulsivement la peau de chagrin sur la serviette où il en a tracé la mesure, et s'éloigne avec horreur en poussant un cri.)

RASTIGNAC. Que vois-tu donc?

RAPHAËL, étendant la main vers le talisman. La mort!

RASTIGNAC, regardant sur la table. En effet!... cette peau de chagrin s'est rétrécie!...

TOUS, s'approchant de la table et se penchant pour regarder. Voyons! voyons! (Rastignac élève, de façon à ce que le public le voie, le talisman étendu sur la serviette, et ne remplissant plus les contours tracés par Raphaël.)

RAPHAËL, s'emparant brusquement de la peau de chagrin. ARRÊTE! ARRÊTE! vous tous qui m'avez fait perdre la raison!... Misérables!... vous m'avez tué. (Tout le monde s'écarte en témoignant un sentiment de crainte et de pitié.) Riche à millions, et mourir! (il retombe accablé sur sa chaise.)

RASTIGNAC, à Guillaume. Que dites-vous de cela, papa Guillaume?

GUILLAUME. Je dis! tout ce qu'il vous plaira, monsieur Rastignac!...

RASTIGNAC, à Raphaël, qui reste silencieux et comme anéanti. Eh bien, quoi? Es-tu donc mort du coup, parce qu'il t'est tombé sur la tête une tuile de six millions? Du courage, que diable! et fais-moi raison. (Il lui tend son verre.)

RAPHAËL, faisant un violent effort sur lui-même. Bien dit, morbleu! et au diable les idées noires! (Appelant.) Garçon! monte ici toute la cave!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Enfants de la folie,
Recevez les coups du sort;
Pour embellir la vie,
Que faut-il, je vous prie?
Boire jusqu'à la lie,
Aimer jusqu'à la mort.

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

POUR LES PAUVRES S'IL VOUS PLAÎT

Un jardin éclairé.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAPHAËL, RASTIGNAC, puis GERTRAU et DE RANCY.

(Pendant tout ce tableau, on entend la musique à la cantonade. Des groupes nombreux circulent dans le fond du théâtre, de manière à ne jamais laisser la scène complètement vide. Toutes les femmes sont costumées et maquées. Quelques hommes seulement, entre autres Raphaël, Rastignac et de Rancy, sont en habit de ville.)

RAPHAËL, tendant la main à Rastignac. Je suis heureux de te voir, mon vieux ami, mon vieux camarade, et c'est une bonne idée que tu as eue de m'écarter pour m'engager à me rendre à ce bal.

RASTIGNAC. Il fallait bien recourir à ce moyen, puisque la porte de ton hôtel est fermée, verrouillée, cadenassée comme la porte d'un château fort. Depuis trois mois, je te cherchais dans tous les coins de Paris. Disparu, éclipsé, je te croyais mort. Hier, enfin, je t'ai aperçu aux Champs-Élysées; j'étais à cheval. Dix minutes de galop, et j'arrive en même temps que toi à la porte de ton hôtel. Je demande M. Raphaël. Le suisse, un vrai Suisse, pardieu! me répond: « Gonois bas. Cet hôtel, il être à monsieur le marquis de Filegraine. » Va pour le marquis de Villecraigne, repris-je. Mais, bah! impossible de pénétrer plus loin: « Monsieur le marquis il ne reçoit berzonne, » me dit ton cerbère.

RAPHAËL. C'est vrai; mais cette consigne n'est pas pour toi. et si j'avais su!...

RASTIGNAC. A la bonne heure! mais au moins me diras-tu la cause de cette réclusion invraisemblable? Passe pour autrefois, quand tu calfentrais la porte de ton grenier de l'hôtel Saint-Quentin pour grignoter tes croûtes en cachette.

RAPHAËL. Ah! mon ami, c'était le bon temps!

RASTIGNAC. Te moques-tu de moi? le bon temps! Tu voulais te jeter à la rivière!

RAPHAËL. Oh! alors, je n'avais rien qui pût me faire aimer la vie, tandis que maintenant!...

RASTIGNAC. Eh bien?

RAPHAËL, se plaçant devant lui. Comment me trouves-tu?

RASTIGNAC. Que veux-tu dire?

RAPHAËL. Regarde ces yeux éteints, ce visage décoloré, ces mains amaigrées; crois-tu que j'aie encore longtemps à vivre?

RASTIGNAC. Non, si tu t'obstines à mener cette vie de colimaçon; oui, si tu veux t'amuser, te distraire. Tu as le spleen; tue-le, si tu ne veux pas qu'il te tue. Pourquoi ne pas jouir de ta fortune? A quoi te servent tes millions? Tu as souhaité d'être riche!...

RAPHAËL, vivement. Je ne souhaite plus rien, maintenant.

RASTIGNAC. Même de te faire aimer de ta belle Fœdora? de l'écraser, comme tu le disais, de tout le poids de ton luxe, de l'éblouir de l'éclat de ta fortune et de ta gloire?

RAPHAËL. Fœdora! je ne sais même plus si j'ai aimé cette femme!

RASTIGNAC. Peste ! tu as la mémoire courte ; à ta place, j'aurais voulu...

RAPHAËL. Vouloir ! moi vouloir quoi que ce soit au monde ! Mais as-tu oublié à ton tour que chacune de mes volontés, que chacun de mes caprices est un pas de plus vers la tombe ? (Tirant la peau de chagrin de sa poche.) As-tu oublié la vertu meurtrière de ce fatal talisman ?

RASTIGNAC. Ta peau de chagrin ? Comment, tu crois sérieusement à ce joujou ?

RAPHAËL. Si j'y crois !... Mais, malheureux ! ne te rappelles-tu pas ce souhait de richesse que j'ai formé un jour, et la rapidité merveilleuse avec laquelle il s'est réalisé ?

RASTIGNAC. Bon... coïncidence fortuite... pur hasard !

RAPHAËL. Hasard aussi, n'est-ce pas, le rétrécissement subit de cette membrane ! Tu l'as vu... je l'avais mesurée devant toi.

RASTIGNAC. Tu étais ivre... et moi aussi, nous avions la vue trouble !

RAPHAËL. Sceptique et railleur... tu peux l'être sans danger ! mais moi, vois-tu, moi qui paye toute pensée de doute d'un lambeau de moi-même, je frémis à toute heure du jour de causer le moindre tressaillement à ce terrible talisman. Cette peau de chagrin est comme un tigre avec lequel il me faut vivre sans en réveiller la férocité !

RASTIGNAC, se touchant le front du bout des doigts. Pauvre ami !... C'est là qu'est ton tigre... c'est là qu'est ton bourreau !

RAPHAËL. Tu me crois fou ?... Oui... cela doit être... mais tu ne me guériras pas... Ainsi donc, laissons cela ! Que fais-tu ? que deviens-tu ?

RASTIGNAC. Le *Scorpion* est mort !

RAPHAËL. Ah !

RASTIGNAC. Notre capitaliste, le papa Guillaume, était un pleutre ; n'a-t-il pas eu l'audace de nous demander des comptes !

RAPHAËL. L'insolent !

RASTIGNAC. Nous lui avons envoyé les mémoires de Vefour et de Tortoni... Le cuisinier s'est fâché tout rouge... Adieu la subvention... Pour en finir, je me marie.

RAPHAËL. Avec ton Alsacienne ?

RASTIGNAC. Toujours... bien que j'aie découvert qu'elle ne possède que dix mille francs de rente. Il est vrai qu'elle a toujours ses six doigts au pied gauche, c'est une compensation. Seulement, comme elle est jalouse, et que le désœuvrement, selon Klopstock, est la source de toutes les misères conjugales, elle exige que je me crée une occupation.

RAPHAËL. Et que vas-tu faire ?

RASTIGNAC. J'ai sollicité et obtenu un emploi... médecin-inspecteur des eaux du Mont-Dore ! Six mille francs par an et rien à faire. Je suis l'homme de la place ; je pars dans huit jours, aussitôt après mon mariage. Tu devrais venir avec moi, tu as besoin d'air, de mouvement, de distraction.

RAPHAËL. Tu as peut-être raison. J'y penserai. Je me sens déjà revivre dans cette atmosphère de fête et de plaisir.

RASTIGNAC. Veux-tu faire un tour dans le salon de bal ?

RAPHAËL. Volontiers. (Ils remontent la scène. Gertrude, qui vient d'entrer par le fond en remerciant un masque avec qui elle vient de danser, s'empare du bras de Rastignac. Raphaël s'éloigne vers le fond, mais sans quitter la scène.)

RASTIGNAC, à Gertrude, qui porte un costume hongrois. Ma chère Gertrude, si j'avais moins d'amour pour vous, je vous dirais que vous êtes insupportable. Je vous ai permis de venir à ce bal dans l'espoir de vous amuser, de vous arracher pour un moment à vos pleurnicheries germaniques, et, à peine à mon bras, vous ne faites que pousser des gémissements à fendre l'âme.

GERTRUDE. Pourquoi m'avez-vous engagée à prendre ce costume ? Il me rappelle les malheurs de la Pologne.

RASTIGNAC. Bon ! de la politique, à présent, et de la politique étrangère ! Ce n'était pas assez de Jean-Paul, de Goethe et de Klopstock ! Je vous préviens, ma chère, que, lorsque nous serons mariés, en fait de livres philosophiques, je ne vous permettrai plus que les œuvres de Paul de Kock. Vous devez par trop lugubre, parole d'honneur ! (A Raphaël, qui rentre en scène.) Ah ! cher, le voilà ! (A Gertrude.) M. le marquis Raphaël de Villecrisisse, mon meilleur ami. (Gertrude et Raphaël se saluent. — A Raphaël.) Madame la baronne Gertrude de Swiebelaugen, qui échangera bientôt, je l'espère, son nom rocailleux contre l'appellation plus harmonieuse de Rastignac. (Designant de Rancy, qui s'avance vers eux.) Eh mais, vois donc de Rancy, n'a-t-il pas l'air d'une âme en peine ?

DE RANCY, les abordant. Bonsoir, messieurs ! (Il salue Gertrude.) Est-ce que vous vous amusez ?

RASTIGNAC. Je m'amuse partout, moi.

GERTRUDE. Moi, je m'ennuie toujours.

RASTIGNAC. Bien obligé ! (A de Rancy.) Que vous est-il donc arrivé, ce soir ?

DE RANCY. Mon Dieu, je n'aurais pas dit cela devant Raphaël. Il y a trois mois, il aurait fallu nous couper la gorge ; mais à présent qu'il ne s'occupe plus de Fœdora...

RASTIGNAC. Ah ! il s'agit de Fœdora ?

RAPHAËL. Vous êtes donc toujours amoureux, mon pauvre de Rancy ?

DE RANCY. Plus que jamais... j'en perdrai la tête... si ce n'est déjà fait. Or, imaginez-vous que, ce matin, la belle comtesse me prie de l'accompagner à ce bal... un bal masqué... c'est-à-dire la liberté des aveux... l'isolement au milieu de la foule. Jugez de mon bonheur... Je ne pensai à autre chose toute la journée... Enfin, ce soir, j'accours à son hôtel... Je la trouve étendue sur un divan... maussade... d'une humeur exécrable... elle avait la migraine... Comprenez-vous ? la migraine un jour de bal... Bref, elle refuse de s'habiller... Je veux rester près d'elle... elle me dit qu'elle a besoin de repos... en un mot, elle me met à la porte.

RASTIGNAC, lui serrant la main avec affection. Pauvre ami !

RAPHAËL, lui prenant l'autre main. Je connais cela, et, de plus que vous, mon cher de Rancy, j'ai acquis, par une cruelle expérience, une connaissance approfondie du cœur des femmes. Sachez bien une chose, mon cher, c'est que Fœdora sera ce soir à ce bal.

DE RANCY. Allons donc ! malgré sa migraine ?

RAPHAËL. A cause de sa migraine.

DE RANCY. L'affirmation est tranchante, et j'avoue que je serais curieux de voir...

RAPHAËL, lui montrant un domino blanc qui vient de paraître au fond et qui a l'air de chercher quelqu'un. Voyez !...

DE RANCY. Eh effet, c'est sa taille... sa tournure.

RAPHAËL, à part. Il m'a suffi de vouloir, et ma volonté a été exaucée. Encore un pas vers la mort... mais, du moins, je me serai vengé de cette femme.

DE RANCY. Ah ! pardieu ! je lui prouverai qu'on ne se joue point ainsi d'un galant homme.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FŒDORA, en domino blanc.

FŒDORA. Elle descend rapidement la scène, et vient droit à Raphaël, en disant avec étonnement : Raphaël !

RAPHAËL. Le plus dévoué de vos admirateurs, madame la comtesse ; mais ne vous attendiez-vous pas à me rencontrer à ce bal ?

FŒDORA. Oui... un secret pressentiment... Oh ! je suis heureuse de ne pas l'avoir combattu !

RAPHAËL, à de Rancy. Vous l'entendez.

DE RANCY, s'approchant. Et votre migraine, madame la comtesse ?

FŒDORA, avec hauteur. Je vous croyais homme du monde, monsieur de Rancy. (Elle se retourne vers Rastignac, et cause à voix basse avec lui.)

DE RANCY. Je croyais, moi, madame...

RAPHAËL, l'interrompant. Taisez-vous, cette femme n'est pas digne de votre colère ; elle s'est jouée de vous, comme elle se jouerait encore de moi.

DE RANCY. Que ne puis-je vous croire !...

RAPHAËL. Regardez donc... et jugez-la. (De Rancy s'écarte ainsi que Rastignac, mais sans perdre de vue Fœdora et Raphaël.)

RAPHAËL, prenant la main de Fœdora. Et moi aussi je vous attendais, Fœdora... et à moi aussi, un pressentiment me disait que je vous verrais ce soir...

FŒDORA. Qu'êtes-vous devenu depuis trois mois ?...

RAPHAËL. Oh ! j'ai été bien malheureux...

FŒDORA. Malheureux !... N'êtes-vous pas riche, maintenant... riche à millions ?

RAPHAËL, bas à de Rancy, qui passe en ce moment près de lui et qui a entendu ces derniers mots. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi elle avait la migraine ? (A Fœdora.) La fortune est-elle donc tout le bonheur ? Fœdora, vous avez été pour moi bien cruelle, bien implacable. Savez-vous que vos dédains m'ont fait désirer la mort ?

FŒDORA. La mort ?

RAPHAËL, l'observant. La mort, oui !... plus d'une fois je l'ai invoquée... Un jour, entre autres... je l'avais sous les yeux... une mort cruelle... une mort hideuse... Un pas de plus...

FŒDORA, souriant. Oh ! ce pas-là est toujours le plus difficile à faire.

RAPHAËL, réprimant un mouvement d'indignation. En m'arrêtant au bord de l'abîme, j'ai fait tort, sans doute, à votre gloire...

FŒDORA, à part. De l'amertume !... Il m'aime encore... (Haut.) Enfant ! qui vous poussait à cet acte de folie ?... Se tuer !... pour un caprice de femme ! Qui ? vous, un savant ! un philosophe ! vous qui avez approfondi la science du cœur humain ! Ignorez-vous donc que l'amour, l'amour vaincu, mais

honteux de sa défaite... prend quelquefois les dehors de la haine... et que, comme ces guerriers sauvages, qui, en rendant le dernier soupir, insultent encore à leur ennemi... c'est par l'injure... c'est par l'outrage que se venge la pudeur qui succombe!

RAPHAEL, après avoir fait signe à de Rancy de s'approcher, mouvement que celui-ci exécute sans être vu de Fœdora. Quoi!... lorsque vous preniez plaisir à me torturer, à me déchirer le cœur... vous m'aimiez?

FOEDORA. Au lieu de me fuir... après cette scène cruelle, si vous étiez revenu près de moi... peut-être auriez-vous appris...

RAPHAEL, fixant son regard sur celui de Fœdora. Achevez!...

FOEDORA. A quoi bon?... Pourquoi évoquer un passé disparu? pourquoi remuer à plaisir des cendres mal éteintes, peut-être?...

RAPHAEL. Fœdora!... vous m'aimiez?

FOEDORA, jouant l'embarras. Raphaël... ne m'interrogez pas!

RAPHAEL, prenant à la dérobée la main de Rancy. Vous m'aimiez!... Oh! insensé que j'étais!... Pourquoi faut-il que j'aie douté de vous... que, par mes emportements... par ma violence, je vous aie offensée... pour toujours peut-être!... Vous vous taisez!... Oh! par pitié... ne me ravissez pas l'espoir que vous venez de me rendre! Fœdora... répondez... maintenant... maintenant encore... m'aimez-vous?

FOEDORA, se penchant vers lui d'une voix passionnée. Et si je vous disais, oui!

RAPHAEL, se redressant tout à coup. Eh bien, je vous dirais, moi: vous mentez!

FOEDORA, se reculant vivement. Qu'entend-je? (Apercevant de Rancy, Rastignac et Gertrau, qui sont accourus en entendant l'éclat de voix de Raphaël.) Ah! l'on nous écoutait?

RAPHAEL. Ah! cela vous étonne!... Vous ne pouvez croire que cet homme qui s'était fait votre esclave... votre chien!

qui pour un sourire, qu'il n'obtenait pas toujours, avait foulé aux pieds son orgueil, son honneur, sa dignité! vous ne pouvez croire que cet homme qui a voulu se tuer pour vous, l'imbécile! s'est fait un cœur de marbre comme le vôtre, et que vos cajoleries... vos soupirs étudiés, vos savantes œillades, l'amusent maintenant, comme vous amusaient, comme vous amuseraient encore ses cris de rage et de désespoir!

Ah! vous êtes toujours coquette, madame la comtesse... Eh bien, je suis devenu fat, moi!

FOEDORA. Insensé! disiez-vous tout à l'heure! C'est maintenant que vous pèles! Malheureux! vous ne croyez plus à l'amour!

RAPHAEL, lentement, pénétré. Si! je crois à l'amour! mais à l'amour qui épure les cœurs, au lieu de les corrompre! à l'amour, source de toutes les immolations, de tous les dévouements, de tous les sacrifices! à l'amour qui est heureux de ses angoisses, qui survit à l'ingratitude... qui sourit encore quand il pleure! Cet amour-là... misérable que je suis! cet amour pur, cet amour chaste, cet amour dévoué, je l'ai inspiré, et je l'ai méconnu! Pauvre Pauline! pauvre enfant qui aimait comme le ruisseau murmure... comme l'oiseau chante... parce que l'amour est un instinct, un besoin de ton cœur... Oh! que tu seras vengée de mon dédain, si tu apprends jamais qu'elle rivale je l'ai préférée!

FOEDORA. Une rivale!... (Riant.) Ah! ah! ah! le mot est charmant!... me voyez-vous la rivale de mademoiselle Pauline!

RAPHAEL. C'est pour elle, sachez-le bien, que cette rivalité est une honte!

FOEDORA. Mademoiselle Pauline!... Quelque orpheline suspecte et intéressante! quelque grisette lettrée et incomprise!

RAPHAEL. Et qui êtes-vous donc, vous? Car enfin, qui vous connaît? où sont vos garants? où est votre caution? Qui êtes-vous, encore une fois? où avez-vous pris votre nom? votre titre? votre fortune? Qui sait seulement d'où vous venez? d'où vous êtes partie?

FOEDORA. Monsieur, c'en est trop!

RAPHAEL. Est-ce que les mystères de votre vie ne légitiment pas tous les soupçons? Une orpheline, dites-vous? Depuis quand le malheur est-il un titre de honte? Une ouvrière? Eh! madame, au-dessous des ouvrières, il y a place pour les courtisanes!

FOEDORA, avec rage. Un pareil outrage!...

RAPHAEL. Ah! vous parlez des autres! eh bien, je veux savoir qui vous êtes! et ce que vous êtes! (Aux masques qui garnissent le fond de la scène.) Approchez, approchez tous! Pardieu!... c'est une surprise que nous réservait l'ordonnateur de la fête, une scène de magie blanche!... Approchez! sur mon âme ce sera curieux.

FOEDORA. Que va-t-il faire?

RAPHAEL. C'est l'histoire d'une femme que vous allez connaître... Regardez! (Il désigne un massif d'arbustes; aussitôt les arbustes

s'écartent et laissent voir un tableau animé représentant une femme misérablement vêtue; cette femme fait jouer un orgue de Barbarie posé sur une petite charrette, dans laquelle se trouve un enfant au maillot, couché sur une litière de paille.)

TOUS. C'est charmant! c'est charmant!

FOEDORA, stupéfaite. Ma mère! Où suis-je? quel est ce prodige?

RAPHAEL, riant. Ta mère!... cette pauvre mendicante est ta mère?... C'est toi qui l'a dit, Fœdora! Et sans doute cet enfant au maillot... c'est toi? (Le tableau disparaît.)

FOEDORA, à part. Par quelle puissance infernale?...

RASTIGNAC, à de Rancy. Supérieurement imaginé, pardieu! Mais comment a-t-il pu savoir?...

RAPHAEL. Maintenant, veux-tu le voir jeune fille?... Regarde! (Un nouveau tableau paraît; il représente une jeune fille de quinze ans, couverte de haillons et tenant devant elle un éventaire chargé de bouquets. Un général russe, en grand uniforme, est près de la jeune fille, qui lui offre en souriant un bouquet. Le général caresse le menton de la jeune fille, pendant qu'un Cosaque lui étend un cache-nez sur les épaules.)

TOUS, applaudissant. Bravo! bravo!

FOEDORA, à part. Grand Dieu!

RAPHAEL. Tu étais jolie, sais-tu, à quinze ans, en dépit de ces affreux haillons... et ce général russe était connaisseur, ma foi... Je devine tout, maintenant; après la retraite des armées de la Sainte-Alliance, ton séducteur l'emmena à Moscou... où tu fis fortune!... Ah! c'est un bon pays que la Russie.

FOEDORA, se dressant devant Raphaël avec un cri de rage. Ah! si tu n'es pas le démon, tu es le plus lâche des hommes! (A Rastignac.) Monsieur de Rastignac... un galant homme doit protection à toutes les femmes. (Montrant Raphaël qui rit.) Si vous êtes un homme de cœur, vous me vengerez de ce misérable.

RASTIGNAC. Raphaël est mon ami, madame.

FOEDORA, à de Rancy. Mais vous, Hector... il a été votre ennemi, il a été votre rival!...

DE RANCY, froidement. Je ne suis plus jaloux, madame.

FOEDORA. J'ai eu tort, messieurs... on ne demande protection qu'aux gens qu'on estime... Si dépourvue que vous me croyiez, sachez bien pourtant qu'une femme comme moi ne manque jamais de défenseurs. (A Raphaël.) Homme ou démon, malheur à toi! (Elle se perd dans la foule, qui remonte la scène et se disperse à droite et à gauche.)

DE RANCY. Je suis étourdi... et comme sous l'influence d'un charme infernal.

RASTIGNAC. C'est le désenchantement qui opère... De Rancy, mon ami, il faut vous amuser... vous distraire... Tenez... un bon moyen... faites un tour dans le bal avec ma femme; elle est très-gaie, très-folâtre... elle vous fera rire.

GERTRAU, bas. Êtes-vous fou?

RASTIGNAC, de même. Dix minutes seulement... J'ai à parler à Raphaël.

DE RANCY, offrant son bras à Gertrau. Je suis heureux, madame, que vous vouliez bien accepter.

GERTRAU, prenant son bras. Par obéissance, monsieur, car je vous préviens que... j'ai envie de pleurer ce soir.

DE RANCY, à Rastignac, qui le regarde en riant. Ah! traitre! (Il sort avec Gertrau.)

SCENE III.

RASTIGNAC, RAPHAEL.

RASTIGNAC. Bravo! bravo! mon ami! la scène de magie était admirable, et M. Comte sera jaloux de ton talent. Mais comment as-tu pu connaître les mystères de l'existence de cette femme?

RAPHAEL. Par la puissance de ma volonté.

RASTIGNAC, riant. Quoi! tu veux me faire croire?...

RAPHAEL. Cette scène n'était pas un jeu! cette scène est une réalité.

RASTIGNAC. Allons donc! toujours ton idée fixe!

RAPHAEL. Tu as vu la colère de Fœdora!

RASTIGNAC. Oui, mais j'ai entendu aussi ses menaces de vengeance. Prends garde, Raphaël, cette femme est capable de tout.

RAPHAEL. Bah! ne sais-je pas que ma vie est à l'abri de toutes les attaques, et que rien au monde ne peut la mettre en péril tant qu'il restera une parcelle du talisman?

RASTIGNAC, à part se touchant le front du bout du doigt, comme pour indiquer que Raphaël est fou. Toujours son affreux dada! (Il sortait en causant par la gauche.)

SCÈNE IV.

JOB, EUPHRASIE, AMILCAR; puis RAPHAËL, RASTIGNAC,
LE COMMIS DE JOB, FOËDORA.

(Job, ayant au bras Euphrasie en costume de camargo, est entouré par un groupe de masques qui se moquent de lui. Il est déguisé en troubadour, plume à la toque, mandoline au dos, et se dandine avec grâce en simulant le jeune homme.)

AMILCAR, déguisé en grognard de l'Empire, à la foule. Ohé! les enfants! qui est-ce qui a perdu son trisaïeul? (designant Job.) Un ancêtre tout neuf... musqué... frisé... pommadé comme un chérubin... un amour de Mathusalem! Parlez, les amis, faites-vous servir. (On rit.)

JOB, se démenant. Fondez-vous me laissez tranquille, tartelette! AMILCAR. Rentrez chez vous, petit vaupien, vous vous ferez donner le fouet par votre maman.

JOB. N'abrochez pas, mein Gott!

AMILCAR, à la foule. Un échaudé! un sucre d'orgue au petit fanfan!

JOB, se fâchant. Arrière... Vilistins!... Amalécites... vils te Gomorrie!

EUPHRASIE, écartant la foule du geste. Ah! c'est embêtant à la fin... il n'y a donc pas de police ici... on ne peut donc pas circuler paisiblement avec son chevalier?

AMILCAR. Son chevalier... ohé! sa momie!

JOB. Une momie!

EUPHRASIE. Une momie! ce n'est pas vrai... c'est un homme... et un jeune homme encore!

JOB, triomphant. Fous ententez!... ein cheins honneur! (A Euphrasie.) Ché l'acheterai ténain eine foiture!

AMILCAR. Elle se fâche, la camargo! Ohé! les amis, une ronde autour des tourtereaux.

Tous. Bravo! bravo! vive Amilcar! (Tous les masques se donnent la main et tournent en riant et en chantant une ronde autour de Job et d'Euphrasie sur un motif vif de l'orchestre. Job s'agite comme un poussette au milieu du cercle, et, la ronde finie, se précipite du côté de Raphaël, qui vient de rentrer en scène avec Rastignac.)

JOB. Ché suis mort! assassiné! Ah! les zélérats! les fils te Bédid!

RAPHAËL. Calmez-vous, maître Job.

JOB, le reconnaissant. Mosir Ravaël... ah! brotégez-moi... tén-vendez-moi... (Cherchant autour de lui.) Evrasie!... où est Evrasie?...

EUPHRASIE, accourant. Me voici, mon ami.

JOB, lui baisant la main. Ger betit anche! (On entend dans la coulisse la ritournelle d'une valce.)

AMILCAR, s'éloignant avec la foule. Une valse!... en place, les enfants. (A Job.) Au revoir, vieux troubadour de mon cœur. (Une partie des masques sort en valsant.)

RAPHAËL, à Job. Savez-vous que vous ne paraissez pas vingt ans, maître Job.

JOB. N'est-ce pas?... Oh! l'amour! c'être le frai voutaine le Chuvence.

EUPHRASIE, à Raphaël. Ne le faites pas trop parler... rapport à son catarrhe.

JOB, à Raphaël, lui pressant les mains dans les siennes. Mosir Ravaël, fous êtes ein anche... ein tien! Afant de fous gonnaitre... che fifais comme ein molisque... comme ein huitre... Ché berli cent ans de ma vie... mosir Ravaël... mais fous foyez, ché les ratrahe gaiement.

RASTIGNAC. Toujours amoureux, maître Job?

JOB, regardant fièrement Euphrasie, qui baisse les yeux pudiquement. Té-mandez à la bêtite femme.

RASTIGNAC. Une jolie fille, pardien! (Regardant dans le fond.) Et si j'étais sûr que Gertrau...

LE COMMIS DE JOB, entrant vivement. Maître Job! ah! je vous trouve enfin!... Depuis ce matin que vous avez quitté la maison pour courir je ne sais où... il s'est passé de belles choses!...

JOB, se retournant vivement. Hein! quoi! que me fent-on? Ché suis ein société.

RAPHAËL. Ne vous gênez pas, maître Job. (Il remonte la scène en regardant de côté et d'autre.)

LE COMMIS. Peut-on vous dire deux mots?

JOB. Teux... las pli. Evrasie!... adendez-moi, ma pichette. (Il s'éloigne de quelques pas avec son commis.)

RASTIGNAC, à Euphrasie. Ne voulez-vous pas faire un tour dans le bal, ma charnante?

EUPHRASIE, prenant son bras. Une minute seulement. (Montrant Job.) Il est si jaloux! (Ils sortent par le côté de la scène.)

JOB, au commis. Eh pié, le donnerre être-t-il dombé sur la maison?

LE COMMIS. Pis que cela patron... les huissiers!

JOB. Les huissiers, mein Gott!

LE COMMIS. Tout est saisi... dans huit jours tout sera vendu.

JOB. Eh pié... les marjonlises... il être fait pur être vendues.

LE COMMIS, le secourant. Mais réveillez-vous donc, patron... comprenez-moi donc!... Aujourd'hui la saisie... dans huit jours la vente... dans un mois Clichy.

JOB. Clichy!... chentends pien... Clichy!... on y poit ti jam-bagne! Evrasie tientra me foir. (Se retournant et cherchant.) Evrasie! où est Evrasie?

LE COMMIS, le prenant par le bras. Encore un mot, patron.

JOB, se dégageant. Au tiable! che feux chercher Evrasie. (Il part en courant.)

LE COMMIS. Est-ce bien là maître Job, mon Dieu? (Il sort en poursuivant Job.)

RAPHAËL, redescendant la scène en suivant Job des yeux. Va, maudit vieillard... foule aux pieds ta sagesse dont tu étais si fier... jette aux vents tes millions dont tu étais si avare... Après tout, il est heureux... tandis que moi! (Il demeure pensif. — En ce moment Foëdora paraît au fond du théâtre avec Amilcar; Foëdora, une main appuyée sur l'épaule du jeune homme, lui désigne de l'autre Raphaël.)

AMILCAR, à Foëdora. C'est ce petit pâlot?... Mais je le tuerais d'une chiquenaude! ça n'a pas plus de force qu'un mouche-ron! (Geste d'impatience de Foëdora.) Enfin, ma toute belle, vous le voulez... J'ai promis... et je n'ai qu'une parole... mais songez aussi que je vous rappellerai votre promesse... Demain, vous viendrez déjeuner avec moi. (Foëdora lui donne son bouquet et s'esquive.) C'est bon... compris. (Il descend la scène et vient se planter droit devant Raphaël. — A partir de ce moment, tous les personnages du tableau rentrent successivement en scène, et viennent se grouper autour de Raphaël et d'Amilcar.)

AMILCAR, à Raphaël. Monsieur!

RAPHAËL, se retournant. Que voulez-vous?

AMILCAR. Vous m'avez marché sur le pied tout à l'heure.

RAPHAËL. C'est possible, monsieur... au milieu de la foule. J'en suis fâché!...

AMILCAR. Je crois aussi que vous m'avez regardé de travers.

RAPHAËL. C'est que probablement je n'étais pas en face de vous.

AMILCAR. C'est une insulte, monsieur.

RAPHAËL. Croyez-vous? En ce cas, recevez mes excuses.

AMILCAR, à part. Diable! (haut.) Je ne les reçois pas, monsieur.

RAPHAËL, lui tournant le dos. Alors, allez au diable!

RASTIGNAC, entrant avec Euphrasie et courant vivement à Raphaël. Qu'y a-t-il? une querelle?

RAPHAËL, souriant. Non, une plaisanterie. (Montrant Amilcar.) Monsieur s'amuse.

AMILCAR. Monsieur, je suis charmé de vous apprendre une chose... c'est que votre figure déplaît ici à tout le monde... et à moi en particulier.

RAPHAËL, à Rastignac. Tu vois... monsieur joue son rôle... une fanfaronnade renouvelée de l'Empire.

JOB, entrant, et apercevant Euphrasie au bras de Rastignac. Evrasie!... ein belle goudaite!

EUPHRASIE, prenant son bras et lui montrant Amilcar. Chut!... une dispute!

AMILCAR. Une figure pâle et blême comme un bonnet de coton... ça me donne sur les nerfs... Allez vous coucher... vous êtes malade.

RAPHAËL. Où avez-vous étudié la médecine?

AMILCAR. Monsieur, j'ai été reçu bachelier chez Lepage, et licencié chez Bertrand.

JOB, s'approchant d'Amilcar. Assez, cheine homme!... assez!... autant faudrait fous patre avec le tiable!

AMILCAR, repoussant Job. Ah! silence vieux galopin.

RAPHAËL, gravement. Cet homme a dit vrai, monsieur. Si je supporte avec tant de patience vos provocations et vos insultes, c'est qu'il me convient d'être généreux, et que je ne veux pas punir trop cruellement une étourderie de jeune homme. Je possède une terrible puissance, je vous en prévient; vous comptez sans doute sur votre habileté de spadassin. Eh bien, pour anéantir votre adresse... pour voiler vos regards, faire trembler vos mains et palpiter votre cœur, même pour vous tuer... monsieur... il me suffit de le désirer.

AMILCAR. Charmant! charmant!... Croyez-vous qu'effrayer avec vos contes de bonne femme?

RAPHAËL. Eh bien, monsieur... puisqu'il vous faut absolument une leçon, vous la recevrez... mais j'ai désiré qu'un autre que moi vous la donne. (Cherchant autour de lui et apercevant Job.)

Monsieur, par exemple.

JOB. Moi!

RAPHAËL. Oui, vous vous battez avec monsieur.

JOB, se reculant derrière Raphaël. Avec moi, mein Gott!

AMILCAR. Parbleu! je saurai bien vous forcer... (Il lève la main pour lui donner un soufflet. Raphaël fait un signe, et le soufflet tombe sur le joue de Job. — Éclats de rire dans la foule.)

JOB, s'élançant sur Amilcar. Vos armes, tarteife!
 AMILCAR, le repoussant. Allez vous promener!
 JOB. Vous m'avre frabbé! Chai le troit de fous tuer, tarteife!
 EUPHRASIE, voulant le calmer. Mon petit ami!
 JOB, furieux. Laissez-moi, mortié!
 VOIX DANS LA FOULE. Il a raison... il a été insulté.
 AMILCAR, à la foule. Quoi! vous voulez que je me batte avec ce vieux casse-noisette?
 JOB, se redressant. Ce lié gasse-noisette il avre pon bié... pon œil!... et il vous le brouvera, mortié! Sortons, monsié!
 AMILCAR, à présent?
 JOB, fièrement. Ein tuel aux vlampeaux! c'être régence! Monsié Rastignac... fous être mon témoin.
 RASTIGNAC. Volontiers, maître Job. (A part.) Pardieu, je suis curieux de voir ce duel.
 AMILCAR, riant. Allons, ce sera drôle! (Job et Amilcar sortent suivis de Rastignac et de quelques masques. — Les autres continuent à se promener dans le fond.)

SCÈNE V.

RAPHAËL, puis PAULINE.

RAPHAËL. Il s'assied sur un ban de gazon, au premier plan. Tout ce bruit m'ennuie et me fatigue! Quoi! ce n'est pas assez que ma vie se précipite comme un torrent, et que mes jours abrégés s'écoulent avec la rapidité des heures... il faut encore que ce peu de temps qu'il me reste à vivre soit empoisonné par des soucis et des terreurs continuelles! Ah! il n'y a qu'une forte passion... il n'y a que l'amour qui puisse arrêter ce dépérissement de mon âme! L'amour! ah! s'il a pu rajeunir un vieillard imbécile, il saura bien me rendre ma vigueur évanouie et mon bonheur perdu! Pauline, chère et noble enfant, qui rias de mon bonheur, qui pleurais de mes larmes, Pauline, ô mon doux ange gardien! c'est toi que je veux aimer; c'est toi qui ramèneras dans mon âme toutes les joies, tous les enchantements de ma jeunesse! Reviens à moi, Pauline, comme je reviens à toi, le sourire aux lèvres, l'amour au cœur! (Vers le fin du monologue, les masques qui garnissent le fond de la scène se sont rangés sur deux lignes. — Pauline, en robe de mousseline blanche, sans masque, accompagnée d'un vieillard à moustaches blanches, décoré, descend lentement la scène, en ayant soin de dérober son visage au public. Elle présente aux masques à droite et à gauche une bourse de velours; arrivée près de Raphaël, qui ne l'a pas remarquée, elle lui présente la bourse en disant :

PAULINE. Pour les pauvres, s'il vous plaît!
 RAPHAËL, stupéfait, en la reconnaissant. Pauline!
 PAULINE, tremblante d'émotion. Monsieur Raphaël.
 RAPHAËL. Est-ce un rêve?
 PAULINE, lui montrant les masques qui l'observent. On nous regarde...
 RAPHAËL, vivement. Eh bien, demain, chez votre mère, à l'hôtel Saint-Quentin. (Pauline s'éloigne sans répondre, en répétant de temps en temps :)
 PAULINE. Pour les pauvres, s'il vous plaît!
 RAPHAËL, la suivant des yeux. A l'hôtel Saint-Quentin!... c'est là que je l'ai rencontré!... Oh! oui, j'irai à ce rendez-vous!
 (Grand tumulte au fond du théâtre; des masques se précipitent sur le devant de la scène avec des flambeaux; quatre débauchés portent Job en triomphe, en criant : « Vive le troudador! » Job salué à droite et à gauche : il est couronné de fleurs. Tapage de cracelles et de mirifitous.)

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

HAINE ET AMOUR

Même décor qu'au premier tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAPHAËL, MADAME GERVAIS.

RAPHAËL, entrant avec madame Gervais. Ainsi, cet hôtel n'appartient plus à madame Gaudin?
 MADAME GERVAIS. Non, monsieur, depuis un mois. Oh! madame Gaudin est une grande dame, à cette heure! Elle s'appelle madame la baronne de... de... Je ne pourrai jamais me furrer ce nom-là dans la tête.
 RAPHAËL. De Witschnau.
 MADAME GERVAIS. De Witschnau, c'est bien cela. Elle a des

voitures, des domestiques, et une grande maison à elle toute seule, de l'autre côté de l'eau... Elle porte au cou un tas de diamants... de vrais diamants... gros comme des œufs d'aiguille... que ça fait mal aux yeux de les regarder.

RAPHAËL. Et comment dit-on que cette fortune lui est venue?

MADAME GERVAIS. Bien honnêtement, monsieur. C'est son mari qui la lui a apportée; le pauvre cher homme, on n'avait pas eu de ses nouvelles depuis la campagne de Moscou... Tout le monde le croyait mort, excepté sa femme, pourtant, qui disait, à qui voulait l'entendre, qu'un de ces quatre matins, le père Gaudin reviendrait des Indes avec des mille et des cents, rapport qu'elle avait rêvé d'un vaisseau plein de serpents... Tout le monde se moquait d'elle, la bonne dame... C'est elle qui se moque des autres, à cette heure.

RAPHAËL. Étrange événement!

MADAME GERVAIS. Ah! c'est une bonne femme, tout de même! Elle n'est pas plus fière aujourd'hui qu'elle ne l'était hier. Elle m'a donné pour rien son fonds et son restant de bail; elle n'avait excepté de la donation que cette chambre que je devais tenir pendant un an encore à la disposition de son ancien locataire.

RAPHAËL, regardant autour de toi. Il me semble que vous n'avez guère respecté la volonté de votre bienfaitrice?

MADAME GERVAIS. Hélas! mon cher monsieur, les temps sont si durs... l'argent si rare! et puis, on vous disait mort et enterré... J'ai trouvé à louer à un jeune homme... un étudiant.

RAPHAËL, soulevant avec le bout de sa canne un bonnet de femme jete dans un coin de la chambre. Ah! c'est un jeune homme?

MADAME GERVAIS, ramassant le bonnet et le fourrant dans sa poche. Tiens! c'est le bonnet de Céphise!... Je le lui rapporterai, à cette chère mignonne.

RAPHAËL. Céphise... C'est sa maîtresse?

MADAME GERVAIS. Oh! c'est un luron, que M. Amilcar!

RAPHAËL. C'est bien; mais cette chambre m'appartient, madame madame Gervais... et j'entends que M. Amilcar déménage le plus tôt possible.

MADAME GERVAIS. Il ne s'y opposera pas... C'est un si bon enfant, que M. Amilcar... et puis je ne lui ai loué qu'à condition. Nous avons justement une chambre vacante dans l'hôtel... Tiens, on monte l'escalier... Si c'était M. Amilcar! (On entend chatter à la cantonade.) C'est lui... je reconnais sa voix!

AMILCAR, entrant sans voir Raphaël; il a un bras en écharpe. C'est vous, maman Gervais! Courez donc, descendez donc, on vous demande à la loge!

MADAME GERVAIS. Merci, monsieur Amilcar. Je vous laisse avec monsieur.

SCÈNE II.

RAPHAËL, AMILCAR.

AMILCAR, saluant Raphaël. Monsieur! (Le reconnaissant.) Tiens! le pékin du bal masqué!

RAPHAËL, de même. Cette figure... je ne me trompe pas... C'est vous qui, hier soir...

AMILCAR. Vous ai provoqué sur la joue d'un affreux petit troudador. Eh bien, mon cher monsieur, l'affreux troudador m'a logé une balle dans le bras, comme vous voyez; je ne sais pas comment il a fait son compte, par exemple, car il tremblait tellement, que son pistolet est parti avant qu'il m'eût ajusté.

RAPHAËL. Oui, cela devait être.

AMILCAR, sérieux. Comment, cela devait être! Ah ça!... est-ce que vous avez envie de me provoquer, à votre tour?

RAPHAËL. Non, monsieur, ce n'est pas là le motif de ma visite. Je suis persuadé que vous regrettez trop vous-même un moment d'étourderie...

AMILCAR. Non d'une pipe!... vous avez raison! Je vous ai cherché une querelle d'Allemand... Que voulez-vous? le champagne... deux beaux yeux... je n'ai jamais su résister à cela, moi!

RAPHAËL. Deux beaux yeux!... Que voulez-vous dire?

AMILCAR. Faites donc l'innocent, farceur!

RAPHAËL. Je vous assure...

AMILCAR. Cette jobe poulette que vous vous êtes permis de... (il fait le signe de prendre la taille.) Bah! je ne vous en veux pas pour cela... Si j'avais reçu un coup d'épée toutes les fois que j'ai pris la liberté de... (il répète le même geste.)

RAPHAËL, très-étonné. Quoi! c'est une femme qui vous pousse?

AMILCAR. Une femme... d'une beauté... ah!

RAPHAËL, frappé tout à coup d'un souvenir. Un domino blanc, peut-être?

AMILCAR. Allons donc! nous y voilà!

RAPHAEL. Cette femme... vous la connaissez?

AMILCAR, se rengorgeant. Dame!

RAPHAEL. Vous savez son nom, veux-je dire?

AMILCAR. Son nom! elle n'en fait pas mystère! Elle s'appelle Francine... la plus ravissante grisette du quartier latin.

RAPHAEL, à part. Francine!... une grisette... je m'y perds! (Haut.) Laissons cela, et parlons, s'il vous plaît, de l'affaire qui m'amène ici.

AMILCAR. Si monsieur désire s'asseoir?

RAPHAEL. Merci! je voulais vous prier, monsieur, de me restituer cette chambre.

AMILCAR. Ah bah!

RAPHAEL. Elle m'appartenait pour un an encore, lorsque j'ai quitté cet hôtel... il y a trois mois de cela.

AMILCAR. C'est juste... la maman Gervais m'avait prévenu. Tiens... tiens... c'est vous qui vous étiez chargé du soin de me fournir d'allumettes!

RAPHAEL, compulsant vivement les papiers. Comment... monsieur, vous avez brûlé?...

AMILCAR. Pour allumer ma pipe! un traité philosophique! Croyez-vous que je l'aie lu, par hasard? Pas si b... (Se reprenant.) indiscret...

RAPHAEL, souriant. Au fait... pour quelques rêves de moins, l'humanité n'en sera pas plus malade.

AMILCAR. Ainsi, monsieur, c'est convenu... je vous rends votre Louvre... Diable! c'est que je ne sais pas où aller percher, moi.

RAPHAEL. Il y a une chambre vacante dans la maison.

AMILCAR. En ce cas, en avant le saint-frusquin! (Appelant du haut de l'escalier.) Maman Gervais!... ais... ais... ais!...

MADAME GERVAIS, à la cautionnade. Hein? qu'est-ce qu'il y a?

AMILCAR, criant. Un chariot et six chevaux pour mon déménagement!

MADAME GERVAIS, de même. C'est bon, farceur!

RAPHAEL, regardant en souriant autour de lui. Ce sera bientôt fait.

AMILCAR, décrochant un vieux casque de pompier. Tous objets de luxe.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME GERVAIS.

MADAME GERVAIS, entrant. A vos ordres, monsieur Amilcar.

AMILCAR. Enlevez, la mère! (Il lui passe quelques objets sans valeur : des pipes, un faux col, une chandelle dans une bouteille, une vieille guitare, etc.)

MADAME GERVAIS. C'est tout?

AMILCAR. Comment, c'est tout?... Vous trouvez qu'il manque quelque chose? (A Raphaël, qui, pendant ce jeu, est resté rêveur près de la fenêtre.) Au revoir, voisin!

RAPHAEL. Adieu, monsieur!

SCÈNE IV.

RAPHAEL. C'est ici qu'elle m'est apparue pour la première fois avec ses grâces enfantines... avec son doux sourire qui, si souvent, a cicatrisé les plaies de mon cœur... Il me semble la voir encore, assise devant ce piano, et répétant, après moi, les chants divins de nos meilleurs maîtres... Comme sa voix était pure et suave! comme elle exprimait toutes les émotions, toutes les tendresses de son âme! (Se laissant tomber sur un fauteuil.) Chère Pauline! Elle m'aimait! Hier, j'ai lu son amour dans l'accent de sa voix... dans le trouble de son regard... Elle m'aimait!... car elle avait deviné mon secret!... Pauvre enfant! comme elle a dû souffrir! Oh! je veux lui rendre au centuple tout l'amour que ma folle passion lui a dérobé! Je veux qu'elle oublie, comme je les oublierai moi-même, ces jours funestes de ma vie où, pour courir après une chimère, je chassais le bonheur qui venait de lui-même au-devant de moi.

SCÈNE V.

RAPHAEL, PAULINE.

(Pauline, en riche toilette de ville. Elle est entrée sur les derniers mots du monologue. Elle s'approche sans bruit de Raphaël, et lui dit, en s'appuyant sur le dossier du fauteuil où il est assis :)

PAULINE. Il est revenu! Le chasserez-vous encore?

RAPHAEL. Pauline! Oh! merci d'être venue!

PAULINE. Doutez-vous de ma parole?

RAPHAEL. Si l'on me disait que le ciel va s'ouvrir devant moi, le doute serait-il un crime?

PAULINE. Vous êtes pâle!... vous avez souffert!

RAPHAEL. Oui, j'ai été bien malheureux!

PAULINE. La... j'ai deviné cela hier en vous voyant bien mis... riche en apparence... et en réalité, hein? monsieur Raphaël, est-ce toujours comme autrefois?

RAPHAEL. Non... je suis riche... très-riche.

PAULINE, frappant ses mains l'une contre l'autre. Il est riche! quel bonheur!... Vous m'auriez repoussée, méchant, si vous aviez été pauvre!... car je vous connais... vous avez de l'orgueil... (Le scrutant du regard.) Eh! dites-moi... cette femme?...

RAPHAEL. Cette femme! je la hais... je la méprise! (L'attirant vers lui.) Pauline! c'est toi... c'est toi seule que j'aime!

PAULINE, avec ravissement. Il m'aime! il m'aime!... Va! nous serons heureux!... Je suis riche aussi, mon Raphaël... des millions!... Tu aimes le luxe... mais tu dois aimer mon cœur aussi! Il y a tant d'amour pour toi dans ce cœur!... Tu ne sais pas? mon père est revenu... c'est lui qui me donnait la main, hier, à ce bal... Je suis une riche héritière!... Ma mère et lui me laissent entièrement libre de mon sort... Je suis libre... libre, entends-tu? (Avec confusion.) Pardon!... je ne sais d'où me vient tant de hardiesse.

RAPHAEL. De la hardiesse, ma Pauline! Oh! ne crains rien... c'est de l'amour... de l'amour vrai... profond... éternel comme le mien, n'est-ce pas?

PAULINE. Oh! parle! parle! ta bouche a été si longtemps muette pour moi!

RAPHAEL. Tu m'aimais donc?

PAULINE. Oh! Dieu! si je t'aimais! Va, Raphaël, en t'offrant mon cœur, ma personne, ma fortune, je ne te donnerai rien de plus que le jour où j'ai vendu ma petite croix d'or pour te procurer un peu d'argent... Oh! comme alors ta joie m'a fait mal!

RAPHAEL. Ta croix d'or! Oh! misérable que je suis! (Avec désespoir.) Pourquoi es-tu riche?... pourquoi n'as-tu pas de vanité? Je ne puis rien pour toi.

PAULINE, avec passion. Oh! ton amour, Raphaël... ton amour vaut le monde!... Comment!... ta pensée est à moi!... Mais je suis la plus heureuse des heureuses!

RAPHAEL. L'on va nous entendre!

PAULINE, avec un petit geste mutin. Eh! il n'y a personne.

RAPHAEL, lui tendant les bras. Eh bien, viens!

PAULINE, s'asseyant sur un tabouret aux pieds de Raphaël. Embrassez-moi pour tous les chagrins que vous m'avez donnés... pour effacer la peine que vos joies m'ont faite! pour toutes les nuits que j'ai passées à peindre mes écrans.

RAPHAEL. Tes écrans?

PAULINE. Puisque nous sommes riches, mon bien-aimé, je puis te dire tout!... Pauvre enfant! Ah! comme il est facile de tromper les hommes d'esprit!... Est-ce que tu pouvais avoir des gitets blancs... des jabots et le reste deux fois la semaine pour trois francs de blanchissage par mois? Mais tu buvais deux fois plus de lait qu'il ne t'en revenait pour ton argent!... Je t'attrapais sur tout.

RAPHAEL, l'embrassant. Divine créature!... mais comment faisais-tu donc?

PAULINE. Je travaillais jusqu'à deux heures du matin... et je donnais à ma mère une moitié du prix de mes écrans... à toi l'autre... (Silence pendant lequel ils se regardent tous deux avec ravissement.)

RAPHAEL. Oh! nous payerons sans doute un jour ce bonheur par quelque effroyable chagrin.

PAULINE, effrayée. Oh! mon Dieu! que dis-tu là?

RAPHAEL. Tu ne comprendrais pas... J'ai un talisman... vois-tu... Mais bah! que m'importe! vivre sans te désirer... sans t'aimer... plutôt mourir! Ah bien oui, le talisman!... Je ne veux plus y penser.

PAULINE, stupéfaite. Raphaël!... mon Raphaël! reviens à toi! ta tête s'égare!

RAPHAEL, faisant un violent effort sur lui-même. Tu crois?... Oui! C'est la joie, le bonheur!... Que tu es belle, ma Pauline!

PAULINE, lui passant la main dans les cheveux. Et toi, donc! es-tu gentil!... Est-elle bête, ta comtesse Fœdora, de ne pas aimer mon Raphaël! Tu ne sais pas... quand je t'ai aperçu hier dans ce bal... je ne t'ai dit qu'un mot, et je me suis sauvée... je me sentais l'envie de te sauter au cou... devant tout ce monde!

RAPHAEL. Es-tu heureuse de pouvoir parler! Moi, j'ai le cœur serré... je voudrais pleurer... je ne puis... Ne me retire pas ta main!... il me semble que je resterais pendant toute ma vie à te regarder ainsi... heureux... content.

PAULINE. Répète-moi cela, dis... mon amour!

RAPHAEL. Nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas? Tu seras ma femme... mon bon génie... Je crois commencer une nouvelle vie... je suis près de toi... je sens l'air du bonheur!... (La pressant sur son cœur.) Oh! suis là... toujours ainsi!

PAULINE, s'arrachant de ses bras. Oh! mon Raphaël!... je vou-

drais que personne n'entrât plus dans cette chère mansarde!

RAPHAËL. Il faut en murer la porte, mettre une grille à la lucarne et acheter la maison.

PAULINE. C'est cela. (Remuant les papiers sur la table avec un air moqueur.) Et tes manuscrits? y penses-tu toujours?

RAPHAËL, riant. Bah! je me moque de toutes les sciences.

PAULINE, d'un ton solennel. Ah! monsieur, et la gloire!

RAPHAËL. Tu es ma seule gloire!

PAULINE, riant. Étais-tu malheureux, en griffonnant tous ces petits pieds de mouche!... Tu n'écriras plus, j'espère?

RAPHAËL. Non, jamais! (Au même instant, on entend frapper discrètement à la porte. Raphaël et Pauline s'éloignent vivement l'un de l'autre.)

PAULINE. On frappe à cette porte!

RAPHAËL, allant vers la porte. Qui est là?

UNE VOIX DE FEMME, au dehors. C'est moi, Francine.

RAPHAËL, frappé de stupeur. Cette voix!... N'est-ce pas une illusion?

LA VOIX, avec impatience. Mais ouvrez donc, Amilcar!

RAPHAËL. Non, non, je ne me trompe pas! c'est bien elle! Juste ciel! (Il ouvre vivement la porte. Foedora entre, vêtue en grisette du quartier latin.)

SCÈNE VI.

RAPHAËL, PAULINE, FOEDORA.

RAPHAËL. Foedora!

FOEDORA. Raphaël!... (Elle veut sortir; Raphaël passe derrière elle et ferme la porte.)

PAULINE. La comtesse Foedora!

RAPHAËL. Non, mais Francine la grisette, Francine la courtisane! Oh! l'habile femme, qui a trouvé le moyen de cumuler les bénéfices du vice et les profits de la vertu!

FOEDORA, se laissant tomber sur une chaise, la tête dans ses mains. Ah! je suis perdue!

RAPHAËL. Où sont vos valets, vos cachemires, vos diamants? Une robe fanée... un châle de barège! Fi donc! madame la comtesse!

FOEDORA, à part. Est-ce assez d'humiliation!

RAPHAËL, à Pauline. Es-tu assez vengée, Pauline?

FOEDORA, se redressant. Pauline! Ah! c'est là cette Pauline dont vous me jetez la vertu au visage comme une insulte! c'est là cette chaste enfant dont l'amour, disiez-vous, épurerait votre cœur au lieu de le corrompre!... Que vient donc faire cette blanche colombe dans cette ignoble mansarde? Pardieu! monsieur, je vous trouve hardi d'oser, devant cette fille, me traiter de courtisane!

RAPHAËL, la saisissant par le bras et la forçant de s'incliner devant Pauline. Malheureuse! à genoux!... à genoux devant madame la marquise de Villecrainses!

PAULINE. Grâce! grâce pour elle, mon Raphaël!

RAPHAËL. Grâce pour elle!... mais tu ne sais pas tout, ma Pauline! tu ne sais pas que cette femme, aussi vindicative, aussi cruelle que vile et dégradée, a conspiré contre ma vie!

PAULINE. Grand Dieu!

RAPHAËL. Tu ne sais pas qu'hier, pendant ce bal, cachée sous un déguisement qu'elle croyait impénétrable, elle enflammait, par de meurtrières calomnies, la jalousie d'un spadassin... son amant. (A Foedora.) Est-ce vrai, madame la comtesse?

FOEDORA, avec hauteur. Et pourquoi le nierais-je? Raphaël, tu m'as mortellement offensée!... Me croyais-tu femme à dévorer silencieusement tes outrages? Imprudent, qui me connaissais et qui n'a pas craint de braver ma haine! Oui, tu as dit vrai!... j'ai juré la mort; parce que, toi vivant, ma vie est un opprobre et un supplice! Donc! malheur à toi, Raphaël!... malheur à toi!... l'insuccès n'a pas encore lassé ma vengeance.

PAULINE, jetant ses bras autour du cou de Raphaël. Ami!... cette femme me fait peur!

RAPHAËL. Tranquillise-toi, ma Pauline!... je la méprise et de la crains pas! (A Foedora.) Non, je ne te crains pas, Foedora! mais comme j'ai mieux à faire que de perdre mon temps à déjouer tes embûches... par un seul acte de ma volonté, j'annulerai tes projets de trahison. Foedora, tu me hais, n'est-ce pas? Eh bien, à partir de ce moment, je veux que tu m'aimes... je veux que tu m'aimes follement... misérablement... honteusement... comme je t'ai aimée moi-même! Je veux qu'à ton tour tu subisses les tortures d'un amour méprisé... foulé aux pieds! Je le veux... cela sera!

FOEDORA, appuyant la main sur son cœur et luttant contre une sensation douloureuse. Non! cela ne sera pas!... je ne le veux pas!... Raphaël, tu m'as perdue!... tu m'as flétrie!... je te maudis!...

RAPHAËL. Tu mens!

FOEDORA. Raphaël!... je te h... Je t'aime! Raphaël! (En disant

ces mots avec effort et comme terrassée par une puissance supérieure, elle tombe à genoux aux pieds de Raphaël.)

RAPHAËL, entraînant Pauline. Viens! Pauline, viens! (Raphaël et Pauline sortent. — Foedora reste à genoux, les bras tendus vers Raphaël.)

ACTE CINQUIÈME

SIXIÈME TABLEAU

CE QU'ON TROUVE AU FOND D'UN Puits

Site pittoresque dans les montagnes de l'Auvergne : à gauche, une chaumière; à droite et au fond, des rochers praticables.

SCÈNE PREMIÈRE.

FOUGEROL, SIMONNE, LE PÈRE JACQUES.

(Ils sortent de la chaumière. Fougerol portant une houe sur l'épaule; Simonne entourée de plusieurs enfants. — Ces trois personnages patoisent avec l'accent auvergnat.)

FOUGEROL, embrassant sa femme. Allons, adieu, la femme! A présent que la soupe m'a donné des forces, il faut retourner dans la montagne.

SIMONNE. N'alla point l'reinter comme hier, surtout; quand t'auras attrapé une bonne gueuse d'maladie, il faudra payer l'médecin et l'apothicaire... et dame, les écus ne poussent point dans l'ivraie.

LE PÈRE JACQUES. Les écus! tu ne rêves qu'à ça, toi, Simonne.

FOUGEROL. Laissez-la dire, beau-père! elle n'a point mauvais cœur pour ça... Mais dame, voyez-vous, c'est elle qui tient la queue de la poêle. (Montrant les enfants.) Et quand il faut donna la becquée à une paréille couvée de marmaille...

LE PÈRE JACQUES. Bah! j'en avons élevé douze, moi et la défunte grand'mère, et ils n'ont jamais pâti, malgré que le bon Dieu n'a point envoyé dans nostre cabane de beaux Parisiens cousus d'or.

SIMONNE. Si le Parisian nous donne queuques piaces de cent sous par-ci par-là, j'les gagnons bien... à ce que je crois. On voit bien que ce n'est point vous qui a la peine.

FOUGEROL. En v'là assez... Quand vous vous mettez à vous chamailler, il y en a jusqu'à la fin du monde. Venez-vous de mon côté, beau-père?

LE PÈRE JACQUES. Hé! où que tu vas?

FOEDORA. Au *Val du Saut*, tarrer des luzarnes, que les darnières pluies ont pour sûr ravinées de fond en comble.

LE PÈRE JACQUES. Ce n'est point tout près... Je te ferons toujours un petit bout de conduite.

FOUGEROL. Au revoir, la femme!... Adieu, les pichous! (Il embrasse les enfants et sort avec le père Jacques.)

SCÈNE II.

SIMONNE, FOEDORA.

SIMONNE. Il voudrait bien savoir, le vieux, ce que l'moussu de Paris il me paye pour sa pension; pas si bête que d'parler d'ça... il demanderait encore un habit neuf pour la foire de Clarmont... (Regardant dans la courtoise.) Tians, tians, une belle dame! Qu'est-ce qu'elle vient faire par ici?

FOEDORA, cherchant à reconnaître les lieux, et s'approchant de Simonne. Ma brave femme... cette chaumière n'appartient-elle pas à un nommé Pierre Fougerol?

SIMONNE. Pierre Fougerol?... C'est mon homme, ma brave dame... et j'demeurons bien ici... comme vous dites.

FOEDORA, à part. Enfin!... (Haut.) N'avez-vous pas chez vous un jeune homme malade?

SIMONNE. Pourquoi q'vous m'demandez ça?

FOEDORA, lui donnant sa bourse. Pour le savoir, apparemment.

SIMONNE, empochant la bourse. C'est une raison ça... Eh bien, oui, ma belle dame, j'avons chez nous un jeune moussu de Paris; quand j'dis jeune... il faut l'savoir, car il paraît bien quasi aussi ravagé qu'notre grand-père!

FOEDORA. Son nom?

SIMONNE. Son nom? Ah! dame, il ne l'a point dit. Mon homme et moi, j'l'appelons l'pâlot.

FOEDORA. Depuis quand est-il ici?

SIMONNE. Depuis huit jours... sauf vot' respect; il venoit du Mont-Dore, à ce que m'a dit M. Rastignac, un petit monsieur bien aimable, qui vient tous les matins savoir de ses nouvelles.

FOEDORA, à part. C'est bien lui! mes informations étaient exactes. (Haut.) Où est-il en ce moment?

SIMONNE. A droite ou à gauche. Tous les matins il va se drolota un brin au soleil... Pas bien loin, par exemple. Ah! dame, il n'attraperait pas un lièvre à la course... J'ai idée qu'il a tourné aujourd'hui vers l'étang aux goinches. (Montrant la droite.) De ce côté-là... derrière c'est le saulaie!... Vous le trouverez couché sur l'herbe... comme un var.

FOEDORA. Merci, ma brave femme. (Fausse sortie par la droite.)

SIMONNE. Il est temps de faire son lit à ce brave moussu; c'est pas silôt leva que ça se recouche... queue pitié! (Appelant ses enfants.) Allons, hé! les mioches! Nicolas... veux-tu venir ici, gardin! (Elle rentre dans la maison avec ses enfants. — Foedora s'arrête au fond, en voyant entrer, par la gauche, Rastignac et Pauline.)

SCÈNE III.

FOEDORA, RASTIGNAC, PAULINE.

FOEDORA, à part. Pauline! Pauline ici!

PAULINE, à Rastignac. Raphaël est dans cette maison, n'est-ce pas? (Voyant Foedora.) Ah! cette femme encore!

RASTIGNAC. Foedora!

FOEDORA. Oui, moi!... Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ici, près de Raphaël? Mais s'il refuse les soins de sa femme, il faut bien que quelqu'un veille sur lui, et cette tâche m'appartient, puisque c'est son amour pour moi qui le tue!

PAULINE. Que dites-vous?

FOEDORA. Je dis qu'il m'aimait, madame; je dis qu'il m'aime encore! Je dis que ses injures, sa colère, n'étaient que du dépit et du désespoir! Je dis que cet amour est toute sa vie... et la preuve, c'est que vous, qui deviez le rendre si heureux, vous n'avez pas même su le retenir auprès de vous; c'est qu'il vous a fuie après huit jours de mariage, parce qu'il ne pouvait supporter plus longtemps l'horrible contrainte qu'il s'imposait. Pauvre innocent! ah! vous croyez qu'on triomphe ainsi d'un premier amour? Détrompez-vous, madame; Raphaël m'a toujours aimée, Raphaël m'aime toujours.

PAULINE, à Rastignac. O mon Dieu! cette femme dirait-elle vrai?

FOEDORA. Est-ce qu'il ne repousse pas toutes vos caresses? Est-ce qu'il ne meurt pas d'un mal que vous ignorez et que j'ai deviné, moi? Eh bien, c'est pour le sauver que je suis venue, et je le sauverai!

PAULINE. Vous oubliez, madame, que Raphaël est mon mari, et qu'à moi seule appartient ce droit.

FOEDORA. Et pourquoi donc n'avez-vous pas usé de ce droit lorsqu'il était près de vous? Pourquoi l'avez-vous laissé partir seul? Moi, à force de soins et de caresses, je l'eusse rendu à la vie; vous, vous l'avez tué! Je l'ai vu avant son départ, ses yeux n'ont plus de regard, ses cheveux ont blanchi... Ce n'est plus qu'un vieillard.

PAULINE. O mon Dieu, mon Dieu!

FOEDORA. Tenez, le voilà! jugez vous-même du bonheur que vous lui avez apporté en dot. Je vous laisse avec lui! voyons, madame, si votre amour et vos soins pourront le rappeler à la vie! Essayez, madame, essayez! (Elle se retire vers le fond, à droite, et observe.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RAPHAEL.

RAPHAEL, tendant les bras à Pauline. Pauline!

PAULINE. Raphaël!... Ah! j'étais bien sûre, moi, qu'il serait heureux de me revoir!

RAPHAEL. Heureux! oui!... j'ai désiré te revoir et... (Avec terreur.) O mon Dieu!... ce désir, il s'est accompli!... ce désir m'arrache encore un lambeau de mon existence! Ah! Pauline! c'est toi qui me tues!

PAULINE. Que dis-tu?

RAPHAEL. Oh! le talisman!... le talisman!

RASTIGNAC. Tu m'avais promis de ne plus prononcer ce mot, depuis que, par mon conseil, tu as jeté ce prétendu talisman dans le puits de la Simonne.

PAULINE. Comment! c'est cette peau de chagrin dont m'a parlé M. Rastignac, qui te fait tant de mal?... Que tu es fou! Embrasse-moi!

RAPHAEL, la repoussant. Va-t'en! va-t'en!... Veux-tu donc ma mort?

PAULINE. Raphaël!

RAPHAEL. Va-t'en! va-t'en!

PAULINE. Il me chasse, monsieur Rastignac... il me chasse!

FOEDORA, à part, en sortant. Il ne l'aime pas, j'en étais sûre!

RASTIGNAC, à Pauline. Ce n'est qu'un moment d'égarement. Tantôt il sera plus calme. Venez, venez! (Il l'entraîne.)

SCÈNE V.

RAPHAEL, seul. Quoi! e me serai arraché au bonheur! j'aurai quitté Pauline, ma femme chérie... Pauline que j'aime! j'aurai comprimé tous les battements de mon cœur! j'aurai fui devant l'amour, parce que chaque caresse, chaque baiser, chaque désir m'enlevait une année d'existence... et rien... aucun effort... aucun sacrifice n'aura fait reculer d'un pas la mort qui m'étreint de toutes parts! Vivre sans désirs! puérile et funeste chimère!... Le désir! mais c'est la vie... toute la vie! chaque regard est un désir... chaque mouvement, un désir... En ce moment encore... sans le vouloir... à mon insu... malheur! je désire éviter ce rayon du soleil! (Après un silence.) Mais aussi, Rastignac aurait-il raison?... Ne suis-je qu'un pauvre maniaque, et mon imagination, frappée par un concours de circonstances bizarres, n'est-elle pas la seule cause du mal qui me tue? Allons, j'étais fou!... D'ailleurs, ce talisman n'existe plus... il est perdu, anéanti! Ah! je me sens revivre à cette idée... je respire plus à l'aise, et je veux...

SCÈNE VI.

RAPHAEL, SIMONNE.

SIMONNE, accourant. M'sieur, m'sieur!

RAPHAEL. Qu'y a-t-il?

SIMONNE. Regardez donc!... Tout à l'heure, en tirant un seau d'eau du puits, j'ons amené c'te drôle de plante marine. (Elle montre la peau de chagrin, réduite aux dimensions d'une pièce de cent sous.)

RAPHAEL. Grand Dieu!

SIMONNE. Faut tout d' même que ça soit ben accoutumé à l'eau, car ça n'était point mouillé ni humide; c'est sec comme du bois et point gras du tout. Comme monsieur en sait plus long que moi, j'ons pensé que ça pourrait l'intéresser et y faire plaisir. C'est une curiosité; on dit que ça vaut de l'argent, les curiosités.

RAPHAEL. Oui, vous avez raison. (Lui donnant de l'argent.) Tenez... cette chose est très-curieuse... allez, laissez-moi.

SIMONNE. Un louis! Ah! si j' pouvois en trouver d'autres comme ça dans le puits!... J' m'en va y retourner voir. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

RAPHAEL, seul, absorbé. Quoi! dans un siècle de lumière, où nous avons appris que les diamants sont les cristaux du carbone; à une époque où tout s'explique, où la police traduirait un nouveau Mahomet devant les tribunaux et soumettrait ses miracles à l'Académie des sciences... je suis forcé, moi, de croire aux talismans... à la magie blanche! aux secrets du grand Albert! (Regardant la peau.) Ce vieux juif avait dit vrai... demain on me trouvera mort dans mon lit. (Il reste immobile et comme anéanti. Presque aussitôt, Job entre par le fond, examine les lieux, aperçoit Raphaël et descend vivement la scène.)

SCÈNE VIII.

RAPHAEL, JOB.

JOB. C'est lui! Ah! monsieur Rastignac m'avre bien intrigué.

RAPHAEL, revenant à lui. Qui est là? que me veut-on? (Reconnaissant Job.) Job!... Job! le juif!... Job! l'assassin!... (Se descendant convulsivement et saisissant Job au collet.) Ah! misérable! je me serai vengé avant de mourir!

JOB, se dégageant. Lâchez-moi, l'arceille! Il avre été mort!... c'est sûr!

RAPHAEL, poursuivant Job, qui l'évite. Tu viens voir si je suis mort, n'est-ce pas? Réjouis-toi, misérable!

JOB. Pien au gondraire, mon ger monsîe, ché fous aborte la sandé et la flé.

RAPHAEL. La santé!... la vie!... Aurais-tu cette puissance?

JOB. Bed-être!

RAPHAEL. Parle donc, parle vite! Ne sais-tu pas que chaque minute qui s'écoule emporte un lambeau de mon existence? JOB, mystérieusement. Fous n'avre bas abris le galdéen tepuis que vous bossétez le dalisman machique?

RAPHAEL. Non!

JOB. Fous afez i dort.

RAPHAEL, examinant le talisman. Quoi! ces lignes mystérieuses gravées sur ce talisman renfermeraient mon salut?

JOB. Bed-être!

RAPHAEL. Toujours peut-être... Mais toi-même, ne m'as-tu pas dit que tu ignorais cette langue?

JOB. C'était mon segret... Un segret, ça faut té l'argent... et fous n'en aliez bas.

RAPHAEL. Qu'exiges-tu donc pour cette révélation?

JOB. Ou! bresgue rien! Fous fous sâfenez l'Evrasia, la jolie tansseuse?

RAPHAËL. Euphrasie ? ouï... après ?
JOB. Eh bien ! chât fait tes vofies pour cette bédite témon... Mes millions... mes hauffres millions... manchés, mon ger monsîe Ravaël... grogués... teforés... Ché suis rutné, arclu-ruiiné... Ché fonds tes chaines tē sûreté sir le poulefarl.

RAPHAËL. Je devine... Cette fille l'a abandonné... Méprise-la... oublie-la...

JOB. La mébriser... ché feux pien ; mais Pouplier, cha-mais !... Ché Patore, monsieur Ravaël... ché feux relesfor son betil ami.

RAPHAËL. Que puis-je faire à cela ?

JOB. T'un mot, tous boufez me rendre ma vortine... es ma vortine... c'être Eyrasie.

RAPHAËL. Un souhait ! mais c'est ma vie que tu me demandes !

JOB, examinant la peau de chagrin. Fous en avre encore pour teux heures.

RAPHAËL. Deux heures !

JOB. Moins tix minutes !... fous ne risquez bas grand'jose ! En refanche, ché fous ovre, moi, la santé, la chénesse.

RAPHAËL. Il a raison ! Qu'important quelques minutes de plus ou de moins, mesurées à mon agonie ? (Haut.) J'accepte le marché, juif ; mais si tu me trouques, malheur à toi ! Ne me restit-il après cette épreuve qu'une seconde d'existence, je l'emploierais à te punir.

JOB. Fous souhaitez donc que ché re-tellienne riche ?

RAPHAËL. Je le souhaite ! je le veux ! (A peine a-t-il prononcé ces mots, que le costume misérable de Job est remplacé par une toilette d'une exquise élégance. Un cocher s'entr'ouvre, et laisse voir Euphrasie couchée au milieu d'un buisson de roses.)

JOB. Qu'est-ce ci !... Mein Gott ! me foilà luisant comme un soleil ! (Tenant un portefeuille de sa poche.) Une hortefenille ! les pillets te panique ! (Apercevant Euphrasie et courant à elle.) Eyrasie ! Ah ! la poune fille ! elle retient avec monsîe Garat !

EUPHRASIE, se levant et prenant le bras de Job. C'est vous, mon petit ami !

JOB. Oûi, c'être moi, ton betite Chop ! (Il lui baise les bras.)

RAPHAËL, frappant sur l'épaule de Job. Maintenant, l'explication de ces lignes ?

JOB. A ! fouti ! la sendence galbénne... Egontez, chéine homme ! (Il prend la peau de chagrin et lit.) « Gu'un mordel, homme ou femme, gousente à tonner sa fie bour la fie, et che berds doute ma buissante, » (Regardant le talisman à Raphaël. D'une voix sardonique.) Il s'achit seulement de truffer !

RAPHAËL. Trouver ! trouver quelqu'un qui consente à mourir à ma place... Ah ! c'est une dérision.

JOB, lui montrant le père Jacques qui traverse le fond du théâtre. Termantez à cette virille pou homme. Poune chance, monsîe Ravaël ! (Il sort en sautillant avec Euphrasie.)

SCÈNE IX.

RAPHAËL, LE PÈRE JACQUES.

RAPHAËL, rêveur, regardant le père Jacques. Ce vieillard... il a déjà comme moi un pied dans la tombe.

LE PÈRE JACQUES, à Raphaël. Oûi ! j' n'en pouvons plus ! Ah ! mon cher monsieur, où sont mes jaunés de quinze ans ?... Vaudrait-il pas mieux crever que de vivre collé au mur de sa maison comme une limace ?

RAPHAËL. Vous ne tenez donc pas à la vie ?

LE PÈRE JACQUES. Une vie pareille ! je la donnerais bien quasi pour deux sous.

RAPHAËL. Et si l'on vous en offrait davantage ?

LE PÈRE JACQUES, le regardant de travers. Hein ! quéqu' vous dites donc, vous ?

RAPHAËL. Ne disiez-vous pas que vous étiez dégoûté de la vie ?

LE PÈRE JACQUES, vivement. Moi ? j' n'avons pas dit ça ! j' n'avons pas dit ça ! Jarniqué ! comme vous y allez !

RAPHAËL. A votre âge !

LE PÈRE JACQUES. A mon âge ? ne dirait-on pas qu'il n'y a plus qu'à me porter en terre ! J'ai quatre-vingt-deux ans... mais j'espère bien pousser jusqu'à la centaine. Allez, allez... on en enterrera encore d'autres... et de plus jeunes, savez-vous. (A part.) Attrape ça, toi. (Il s'assied sur un banc de pierre.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, FOUGEROL.

RAPHAËL. Oh ! que le fabuliste a raison ! Tous tant que nous sommes, appelons-nous la mort... c'est pour qu'elle nous aide à recharger notre Égot... (Apercevant Fougerol qui entre par le fond.) Voyons celui-ci. (Haut.) Déjà de retour, maître Pierre ?

FOUGEROL. Ne m'en parlez pas, mon cher monsieur ! Un si beau carré de luzerne ! arraché ! ravagé ! brésillé ! qu'il n'en

reste pas seulement large comme l'ongle ! Queu malheur, mon Dieu ! Ereintez-vous donc... échinez-vous donc, pour aller tout nu et crever la faim ! Ah ! misère de Dieu ! si je m'étais pas retenu, je me serais cent fois cassé la tête contre les roches.

RAPHAËL. Et pourquoi vous êtes-vous retenu, maître Fougerol ?

FOUGEROL. C'est point par amour pour la vie, j' vous le jure bien... une vie de galère... sans plaisir ni profit !... Mais que voulez-vous ? on a femme et enfants !

RAPHAËL. Et si quelqu'un assurait le sort de votre femme et de vos enfants ?

FOUGEROL, avec inquiétude. C'est-y pour rire que vous dites ça ?...

RAPHAËL. Si je vous offrais un million en échange de votre vie ?

FOUGEROL. Ah ! ah ! c'te bourde ! Vous ne plaisantez point souvent... mais quand vous vous y mettez... vous en valez bien un autre.

RAPHAËL. Je ne plaisante pas, et ce million... maître Fougerol... d'un mot, vous pouvez le gagner ; d'un mot, vous pouvez enrichir pour toujours votre famille.

FOUGEROL. M'est avis que ce mot-là doit furieusement écorcher la bouche.

RAPHAËL. Dites seulement : « Je consens à mourir à votre place. »

FOUGEROL. Rien qu' ça ? ça n'est point malaisé. (A part.) Et ça n'en engage point à grand'chose

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SIMONNE.

SIMONNE, paraissant sur le seuil de la esbano. Fougerol ! te v'là déjà revenu, fagnant ? Quéq' tu fais là planté sur tes jambes comme un échafas ?

FOUGEROL. Je rumine queuqu' chose.

SIMONNE. Y rumine ! excusez... T'as donc des rentes à cette heure, que tu rumines ?

FOUGEROL. Monsieur, que v'là, me propose de mourir à sa place... Quéq' tu dis de ça ?

SIMONNE. Comment ! c' que j' dis de ça ? (A Raphaël.) Vous êtes donc un assassin, vous ?

FOUGEROL. Y m'offre un million pour ce coup-là !

SIMONNE, changeant de ton. Un million ! c'est une belle somme.

FOUGEROL, vite. Tu trouves, toi ?

SIMONNE. Un million !

FOUGEROL. En vérité... v'là l'effet que ça te fait, toi ? Bien obligé ! on porterait gaiement mon deuil, à ce que je vois. (A Raphaël.) Serviteur, monsieur le Parisien ! gardez votre million ! pas si bête, morgué ! pas si bête !

RAPHAËL. J'en étais sûr ! et le refus du père m'a fait pressentir celui du gendre.

FOUGEROL, au père Jacques. Comment ! beau-père, vous avez refusé une si belle occasion de nous laisser du bien ?

LE PÈRE JACQUES. Eh ben, pourquoi donc que tu ne la saisis pas, toi, puisque tu la trouves si belle !

FOUGEROL. Oh ! moi, c'est bien différent !

SIMONNE, pleurant d'une manière comique. Toi ! t'es un égotste ! Tu ne penses pas à ta pauvre femme, que tu pourrais rendre si heureuse !

FOUGEROL. Voyez-vous ça !

SIMONNE. Oh ! ces hommes ! ces hommes ! (A Fougerol.) Al-lons, va-t'en au clos, et dépêches-toi de rentrer les javelles... m'est avis qu'il se prépare un rude orage ! (Ils sortent tous trois en se disputant.)

SCÈNE XII.

RAPHAËL, puis FOEDORA.

(A partir de l'entrée de Fédora, le tonnerre commence à gronder dans le lointain, et des éclairs traversent de loin en loin la scène. — La rampe baisse peu à peu ; le théâtre doit être dans une obscurité presque complète vers la fin de la dernière scène.)

RAPHAËL. Il ne s'agit que de trouver, a dit le juif... chose facile, en effet ! Allons ! il faut se résigner... quelques instants encore... et ce peu de vie qui me reste... Insensé ! qui aurais pu mourir si heureux ! près de Pauline... près de cette ange que le Ciel t'avait envoyé pour adoucir l'amertume de ta dernière heure !...

FOEDORA, entrant et s'approchant de lui, d'un air suppliant. Raphaël !

RAPHAËL, se retournant. Foedora !

FOEDORA. Raphaël... au nom du ciel ! ne me repoussez pas ! Un mot de pitié !... un mot de pardon ! mon Raphaël... je vous implore... comme j'implorerais Dieu ! (Avec désespoir.)

Il ne m'écoute pas!... Que faut-il faire, mon Dieu ! pour qu'il croie à mon amour?

RAPHAËL. Je vais mourir, madame!... Par pitié, à votre tour, ne troublez pas mes derniers moments.

FOËDORA. Mourir!... vous allez mourir?... Oh! non, j'ai mal entendu! vous n'avez pas dit cela?

RAPHAËL, regardant le talisman. Quelques minutes encore... Si vous m'aimez, comme vous le dites, ne les abréguez pas en me forçant...

FOËDORA. Mourir?... mais c'est horrible!

RAPHAËL. Je suis condamné.

FOËDORA. Mais que faire? que faire pour le sauver? Ah! s'il n'eût fallu que donner ma vie pour sauver la sienne!

RAPHAËL, lui prenant les deux mains et la regardant dans les yeux avec une anxiété fiévreuse. Dis-tu vrai, Foedora? serais-tu capable d'un tel sacrifice?

FOËDORA, éplorée. Il en doute, mon Dieu! Oh! malheur à moi! (En ce moment, Pauline entre par le fond, accompagnée de Rastignac. En apercevant Foedora, elle reste saisie d'étonnement.)

SCÈNE XIII.

RAPHAËL, RASTIGNAC, FOËDORA, PAULINE.

PAULINE, à Rastignac. Cette femme près de lui! que se passe-t-il donc ici?

RASTIGNAC, l'arrêtant. Écoutez!... (Ils se tiennent à l'écart en observation.)

RAPHAËL, avec une joie farouche. Foedora! si tu croyais fermement que ce dévouement que tu m'offres pût racheter ma vie... si tu étais convaincue que cette substitution d'une victime à une autre fût acceptée par la mort, consentirais-tu encore?

FOËDORA. Oh! mon Dieu! tu me fais peur et tu me remplis de joie en même temps! Raphaël... Je t'ai vu accomplir des choses étranges... qui confondaient ma raison... il m'a paru que tu commandais à une puissance mystérieuse.

RAPHAËL. C'est vrai!... mais cette puissance me domine à son tour... (Montrant le talisman.) Maîtres tous deux... esclave tous deux... j'ai accepté le pacte.

FOËDORA. Ah! soyez béni, mon Dieu! morte pour le sauver... peut-être me donnera-t-il une larme!

RAPHAËL. Ainsi tu consens à prononcer ces mots, la main sur ton cœur... ce talisman dans ta main : « Je le désire... je le veux! A moi la mort... à lui la vie! »

FOËDORA, prenant le talisman et l'appliquant sur son cœur. Oui, je le dirai! (Élevant la voix.) Je le désire... je le veux... (Apercevant Pauline, qui s'est approchée avec Rastignac.) Pauline! et j'allais me sacrifier pour les réunir! Comme ils auraient ri de moi! Ah! soyez maudits tous deux!

PAULINE, lui arrachant le talisman. C'est donc moi qui le sauverai!

RAPHAËL, lui mettant la main sur la bouche. Pauline!... je ne veux pas... je n'accepte pas.

PAULINE, se dégageant. A moi la mort!... à lui la vie! (Aussitôt un coup de tonnerre se fait entendre et un éclair traverse le théâtre. — Pauline tombe sans mouvement sur un banc de gazon. — Raphaël se précipite à ses pieds. — Simone, Fougerol et le père Jacques sortent de la chaumière et accourent tout effrayés sur la scène. — Foedora, immobile, observe tout du fond du théâtre.)

RAPHAËL, baisant avec désespoir les mains de Pauline. Morte! morte! et c'est moi qui l'ai tuée!

ÉPILOGUE

SEPTIÈME TABLEAU

Un rideau de nuages monte lentement du dessous du théâtre et dérobe le tableau précédant aux yeux des spectateurs; puis, montant toujours, il laisse voir la chambre de Raphaël disposée absolument comme à la fin du premier tableau; Raphaël est couché sur son lit; Pauline, vêtue comme au premier tableau, est agenouillée près de lui; Rastignac debout est penché sur le lit.

SCÈNE UNIQUE.

RAPHAËL, PAULINE, RASTIGNAC, puis MADAME GAUDIN.

RAPHAËL, rêvant. A moi, Pauline! à moi!... Je t'aime!... je t'aime!...

PAULINE. Eh bien! docteur?

RASTIGNAC. Il est sauvé. Cet accès de délire est le dernier sans doute... Voyez il s'éveille. Maintenant, je puis vous répondre de lui... il vivra.

PAULINE, à genoux. Oh! merci, mon Dieu!

RAPHAËL, se soulevant à demi. Pauline! Rastignac!... que m'est-il donc arrivé?

PAULINE. Vous avez été bien malade depuis hier soir, monsieur Raphaël; mais le docteur dit que ça va mieux, et je suis bien heureuse, allez!

RASTIGNAC. Oui, je t'ai guéri d'une congestion cérébrale! Ah! c'est une belle cure! mais tu es mon premier malade, et j'avais besoin d'une réclame!

RAPHAËL. Une congestion cérébrale!... ainsi ce pacte, cette peau de chagrin?

RASTIGNAC. Hallucination!

RAPHAËL. Cette comtesse Fœlora?...

RASTIGNAC. Souvenir effacé d'un amour éteint.

RAPHAËL. Cet héritage?

RASTIGNAC. Ah! grâce à Dieu! c'est la seule réalité au milieu des chimères enfantées par ton délire.

RAPHAËL, regardant Pauline. La seule, dis-tu?

RASTIGNAC. Oui, tu es riche, mon cher Raphaël; non pas à millions, comme tu le disais en rêve; mais d'une honnête richesse qui te permettra de vivre indépendant... Tu hérites de ton oncle le major O'Flaharty. Le notaire de la famille est venu, pendant ton sommeil, nous apprendre cette nouvelle. Tu n'étais guère en état de l'entendre; mais quelques mots t'ont frappé, sans doute, puisque toujours ce souvenir revenait dans ton délire.

RAPHAËL, regardant Pauline. Riche!... je suis riche!... et elle m'aime!

MADAME GAUDIN, entr'ouvrant la porte. Eh bien, comment va-t-il, ce pauvre garçon?

RASTIGNAC. Bien, très-bien, madame Gaudin, et vous pouvez enfin faire prendre à cette chère enfant le repos dont elle est privée depuis hier.

RAPHAËL. Quoi! Pauline a veillé sur moi!

RASTIGNAC. Avec le dévouement d'une sœur!... Ah! c'est un ange, que cette petite femme-là, et je ne sais comment tu pourras jamais l'acquitter envers elle!

RAPHAËL. Je le sais, moi. (Prenant Pauline par la main.) Madame Gaudin, voulez-vous m'accorder la main de votre fille?

PAULINE. Ciel!

MADAME GAUDIN, suffoquant de joie. Que dites-vous?... Quoi! monsieur le marquis...

RASTIGNAC. A la bonne heure, morbleu! ton rêve t'aura du moins prouvé ceci : que la véritable sagesse consiste à ne pas user sa vie à courir après le bonheur.

RAPHAËL. Lorsqu'il suffit d'étendre la main pour le saisir.

47064

FIN.